

L'ARCHE *Editeur*

Friedrich DÜRRENMATT

Portrait d'une planète

Traduit par
Walter WEIDELI

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

FRIEDRICH DURRENMATT

P O R T R A I T D ' U N E P L A N E T E

Traduit de l'allemand par Walter Weideli

AVERTISSEMENT

Le réel, c'est l'irruption de l'invraisemblable. Le "Portrait d'une planète" confronte le spectateur avec l'invraisemblance de sa propre existence. Il est invraisemblable, vu le nombre invraisemblablement élevé de soleils qui peuplent l'espace, qu'une quantité invraisemblable d'entre eux ne possèdent pas des planètes, et même si parmi cette multitude invraisemblable de planètes, un nombre invraisemblablement restreint seulement produit, comme notre planète à nous, de la vie, le nombre des planètes habitées n'en restera pas moins invraisemblablement élevé. Dans le domaine de l'invraisemblablement beaucoup, l'invraisemblablement peu reste invraisemblablement beaucoup. Cette même loi vaut également pour l'hypothèse cosmologique sur laquelle j'ai fondé mon "Portrait d'une planète": à savoir que la naissance d'une planète n'est possible que lorsque la matière dispersée par l'explosion d'un soleil (supernova) contamine une nébuleuse d'hydrogène sur le point de se condenser en soleil, si bien que nous vivons en somme sur les ruines d'une catastrophe cosmique inimaginable; et même s'il est invraisemblable que la supernova à laquelle nous-mêmes et notre planète devons notre existence ait détruit, en explosant, une planète semblable à la nôtre, cela n'est pas tout à fait invraisemblable; et même si, dans une galaxie comme la voie lactée, une supernova n'apparaît en moyenne que tous les cinq cents ans, ce phénomène, vu le nombre incroyable ~~de galaxies que nous connaissons, doit~~ être si invraisemblablement fréquent qu'il serait invraisemblable que la catastrophe cosmique évoquée dans ma pièce ne se produise pas fréquemment en divers points de l'espace. Peut-être annuellement, peut-être quotidiennement, peut-être à tout instant. Autant ma pièce est invraisemblable, autant elle est réelle. Et même, il n'est pas exclu - puisque la planète que je décris dans le "Portrait" est notre planète: je ne connais pas d'autre planète habitée, même s'il est permis d'en imaginer un nombre inconcevable d'autres- que cette catastrophe cosmique

puisse un jour, contre toute vraisemblance, nous échoir aussi à nous, quand bien même l'autodestruction de l'humanité paraît invraisemblablement plus vraisemblable que son embrasement dans une catastrophe cosmique; et ce pour l'unique raison que les hommes oublient ce que je fais dire à Adam dans ma pièce: que la terre est une chance. Une chance si invraisemblable et en même temps si invraisemblablement exceptionnelle que les dieux imaginés au début et à la fin de ma pièce sont dans l'impossibilité de savoir que la naine jaune qui se transforme sous leurs yeux en supernova s'apprête à détruire ce joyau qu'est notre terre, et cela pour la simple raison qu'ils ne sauraient même se douter de notre existence.

Si l'on prétend représenter dans une pièce de théâtre une catastrophe de dimension cosmique s'abattant sur la terre, il faut d'abord se demander comment maîtriser scéniquement un tel sujet, et d'autre part s'interroger sur le sens même d'une pareille entreprise. Le théâtre représente l'univers à l'aide d'acteurs. Son univers est un univers humain, et c'est pourquoi les catastrophes qui se produisent au théâtre sont de celles que des hommes font subir à d'autres hommes: champ incommensurable des conflits humains. Certes, on peut imaginer des pièces où une catastrophe naturelle jouerait un rôle. Leur intérêt dramatique résiderait alors dans la manière dont les individus concernés réagiraient à un tel événement. Ainsi on pourrait montrer par exemple comment une ville et ses habitants sont anéantis par l'éruption d'un volcan malgré que cette catastrophe ait été annoncée par des signes, prédite par des savants: les habitants mourraient uniquement pour n'avoir pas cru, pour diverses raisons, à la catastrophe et n'avoir pas voulu quitter la ville. Tout cela, cependant, n'est que partiellement valable dès qu'il s'agit d'une catastrophe cosmique telle que, par exemple, la transformation subite de notre soleil en supernova. Il est vraisemblable que l'annonce d'une telle catastrophe - à supposer même qu'il soit possible de la prévoir - serait accueillie avec encore plus d'incrédulité, outre qu'il

n'y aurait aucun moyen de lui échapper. Cela ne me paraît toutefois pas essentiel. Aussi bien, c'est dans une relative inconscience que je laisse aller au-devant de leur anéantissement les hommes. Me paraît essentiel en revanche le fait que la terre parte en fumée au stade social précis où elle se trouve au moment de la catastrophe. L'éclair gigantesque de l'explosion solaire devient ainsi le flash d'une caméra cosmique fixant un ultime portrait de la terre: d'où le titre "Portrait d'une planète". Un dernier état des lieux. L'eschatologie comme technique de "prise de vue". Ce disant, nous répondons à la question du sens d'un tel sujet: ce n'est qu'eschatologiquement qu'on peut faire un portrait de la terre: dans le présent. Son désordre ne peut être radicalement représenté qu'en l'arrachant radicalement, et à son histoire, et à son avenir: quand l'histoire ne peut plus lui servir d'excuse, ni l'avenir d'espérance. C'est par le truchement d'une utopie que la terre se voit saisie, fixée dans sa réalité actuelle.

La tâche dont je charge en l'occurrence le théâtre n'est pas précisément facile. Nous trouvons la notion de portrait en peinture et en sculpture: guère au théâtre. Un portrait de la terre n'implique aucune action dramatique, et le théâtre ne semble pouvoir se passer d'actions dramatiques. Fixée à la lumière de sa fin subite, la terre montre un pêle-mêle d'actions fragmentaires, une accumulation démesurée de scènes banales, horribles, ordinaires, exceptionnelles, absurdes, monotones, grotesques, malheureuses, mais aussi de scènes heureuses. Ici on se hait, là on s'aime; ici on meurt de faim, là on exploite; ici on tue, là on se gave; ici on espère, là d'autres sont au désespoir. Les contrastes s'amoncellent. Seuls des moyens gigantesques semblent devoir venir à bout d'un sujet aussi gigantesque: montages galopants de films, scènes tournantes, scènes simultanées, stéréophonies, effets de lumière, sortilèges électroniques; et néanmoins tous les artifices semblent impuissants: même la tragédie enflée jusqu'à l'excès de Karl Kraus, "Les derniers jours de l'humanité", s'est révélée inférieure

en fin de compte à son objet, bien qu'elle ait été conçue pour un "théâtre martien". La première guerre mondiale a roulé par-dessus cette parodie ingénieuse et puissante d'un monde qui un jour avait réellement existé, et ce que les squelettes se racontent après coup ne nous intéresse plus; les rapports entre des personnages qui furent historiques un temps et qui maintenant sont oubliés nous sont devenus incompréhensibles. Et pourtant il existe une ruse théâtrale permettant d'illustrer les sujets gigantesques: la pauvreté des moyens, ^{un} sujet qui pourrait être illustré par une infinité de scènes, peut l'être tout aussi bien par un petit nombre seulement de scènes: ce petit nombre de scènes n'en prend que plus d'importance, si banales que chacune d'elles puisse paraître en elle-même.

[Plus j'avance en âge et plus je hais la littérature théâtrale, la rhétorique, les belles sentences et les belles phrases. Je renonce de plus en plus à ces ficelles dramatiques que les comédiens se voient imposées pour représenter des personnages sur scène, personnages que leurs paroles condamnent à l'exhibitionnisme. J'essaie de simplifier toujours plus mes moyens dramaturgiques, de me montrer toujours plus économe, de gommer toujours plus, de suggérer seulement. La tension entre les phrases est devenue plus importante à mes yeux que les phrases elles-mêmes. Du point de vue de l'acteur, je dirais que, dans mes pièces, la partie dramatique ne se joue plus désormais au niveau de la phrase, mais dans l'intervalle entre les phrases. Je ~~lui~~ fais davantage confiance ^{à l'acteur} qu'à la littérature. Je lui souffle des phrases qui ne voudraient être que l'ultime aboutissement de son jeu. J'incorpore la littérature à l'art dramatique, et non l'art dramatique à la littérature. La scène, chez moi, devient un médium théâtral, et non un podium littéraire. En termes plus radicaux encore: je n'écris plus mes pièces pour des acteurs, mais les compose avec eux. J'abandonne la littérature pour le théâtre: ce sont les critiques, aujourd'hui, qui font de la littérature. D'où il s'ensuit que j'élimine de plus en plus les décors: je suis tenté par l'expérience de faire

du théâtre sans autres moyens que l'acteur travaillant avec les accessoires strictement nécessaires à son jeu. Mon théâtre à moi est un théâtre d'accessoires, et non de coulisses. Ce n'est qu'ainsi qu'un théâtre d'aujourd'hui me paraît se justifier: en tant que théâtre réduit à lui-même.

Je suis parfaitement conscient qu'avec le "Portrait d'une planète", je suis allé jusqu'à l'extrême limite de ce que peut le théâtre. Et qu'il est même impossible de dire si l'expérience est réussie ou non. Dialectiquement, je me suis mis moi-même dans la situation la plus fâcheuse qu'on puisse imaginer. Comme la fin du monde est prévue dès le début de la pièce, chacune de ses scènes est absurde, et même doublement absurde, puisqu'elle représente une scène déjà absurde en elle-même. De plus je fais mourir beaucoup de gens tout au long de la pièce, si bien qu'il se crée souvent une danse de mort à l'intérieur d'une danse de mort, et c'est justement là qu'on peut se demander s'il n'eût pas été tactiquement plus habile de faire disparaître un monde "sain", ou en tout cas moins superficiel. Mais le monde où nous vivons n'est ni sain, ni profond: il s'empêtre au contraire dans de sinistres banalités. Et il est absurde aussi d'aborder et de mettre en scène cette oeuvre comme du cabaret. Dans la perspective d'une fin inéluctable, il n'y a plus de cabaret: qui songerait encore à rire? La seule chose qui s'impose en conséquence, c'est une composition pour huit comédiennes et comédiens, à diriger comme un octuor en défi à l'éternelle alternance du naître et du mourir. C'est la rigueur formelle de l'oeuvre, et rien d'autre, qui doit être dégagée. Car il n'y a rien d'autre.

Le "Portrait d'une planète" a été créé à Düsseldorf le 8 novembre 1970, dans une mise en scène d'Erwin Axer, que je considère comme l'un des meilleurs metteurs en scène de notre époque. J'avais imaginé dès le début ma pièce sur une scène vide. Pour montrer clairement qu'on n'y travaille qu'avec des acteurs, lesquels, ne changeant jamais d'apparence extérieure,

conserveraient leur identité tout au long de la pièce. Adam, dans mon esprit, devait rester Adam, Eva devait rester Eva, etc. Pour Düsseldorf, nous choisîmes cependant, Erwin Axer et moi, une scène en rond, placée au milieu du public et percée de deux trous par où les acteurs pourraient entrer et sortir. Sur la scène étaient disposés divers accessoires, utilisés tout au long de la pièce: une boîte de carton (sur laquelle on pouvait s'asseoir), une caisse, une harasse, un estagnon de fer-blanc, des journaux, un téléphone, un casque d'acier, un chapeau de paille asiatique, etc. Une ampoule pendait au-dessus de la scène en guise de soleil. Si convaincant qu'ait pu nous paraître ce dispositif scénique, il me semble, avec le recul, faux: la simplicité, ici, n'était pas voulue, mais forcée. Une scène en rond ne peut être que simple: une scène ordinaire, pas forcément. C'est ainsi qu'une simplicité voulue peut être déformée en simplicité forcée. Pour la mise en scène zurichoise du "Portrait", il fallut donc adapter la mise en scène de Düsseldorf à une scène ordinaire, s'efforcer à encore plus de simplicité et d'économie afin de rendre plus évidente la composition. Que cette initiative ne se veuille et ne soit en rien une critique de la mise en scène d'Erwin Axer, mais au contraire son prolongement, je n'ai pas besoin de le souligner plus particulièrement. Erwin Axer abordait une terre inconnue. Il n'avait que mon texte. Et empêché par des circonstances extérieures (j'avais à mettre en scène l'Urfaust de Goethe à Zurich), je ne pus améliorer ce texte à la faveur des répétitions, comme ce fut le cas jusqu'ici pour la création de chacune de mes pièces. Ce n'est donc pas la version düsseldorfienne du "Portrait" qu'on trouvera ici, mais un texte révisé d'après les expériences faites à Düsseldorf: la version zurichoise.

Pour ce qui est du dispositif scénique lui-même, il ne saurait être en aucun cas définitivement fixé. Pour la mise en scène

zurichoise, nous avons utilisé un plateau incliné vers l'avant, arrondi à l'arrière, d'une profondeur d'environ six mètres et d'une dénivellation d'environ un mètre vingt. Des rampes conduisaient de tous côtés à ce plateau. Il était entouré d'un cyclorama dont le haut formait un dôme. Nous avons percé dans ce cyclorama une reproduction de la voie lactée, de sorte qu'en l'éclairant par derrière, elle s'embrasait. De plus, nous avons disposé entre le plateau et le cyclorama, à gauche et à droite, deux parois recourbées vers l'arrière dans la partie supérieure, derrière lesquelles les acteurs pouvaient se changer. Au fond à gauche, on pouvait voir le musicien qui produisait, à l'aide d'instruments divers, les bruitages nécessaires à l'action. Il apparut aussi, au cours des répétitions, que les rôles des acteurs devaient être parfois interchangeés et adaptés à leurs divers caractères. Les acteurs portaient des costumes de base individualisés, avec toutefois un air de ressemblance, qui s'adaptaient de la façon la plus simple aux diverses scènes de la pièce. A propos de la mise en scène, il faut encore remarquer ceci: ce sont les transitions qui appellent le plus de soin, les scènes doivent se fondre les unes dans les autres, c'est ainsi qu'à la page 22, la remarque "Adam ignore Eva" doit être comprise dans le sens que par son habillement, Eva se trouve déjà dans la scène suivante; en paroles, pas encore. En règle générale, les acteurs d'une scène font leur entrée en même temps que ceux de la scène précédente font leur sortie, et c'est pourquoi Adam reste couché en tant que cadavre durant la scène chez le coiffeur et celle des diplomates, pour se transformer ensuite en nègre, etc. En ce qui concerne le texte, nous avons changé, par rapport à la version zurichoise, la "scène des diplomates". Les deux ambassadeurs ne sont plus individualisés dans leurs propos: ils échangent des phrases qui pourraient tout aussi bien servir de titres à des éditoriaux politiques. Ils croient à leur phraséologie, ils ont fini par se confondre avec elle. La pièce doit être jouée sans entracte. Elle dure une heure et trente-cinq minutes.

PERSONNAGES

Adam
Caïn
Abel
Enoch

Eva
Ada
Tsilla
Néma

On voit pour commencer la voie lactée
s'illuminer à l'arrière-plan.
Le plateau s'éclaire faiblement.
Adam entre par la gauche et se dirige
vers le fond du plateau, au centre.

ADAM.- Je suis le dieu numéro un.

Caïn entre par la gauche, manifestement
sourde.

CAÏN.- Comment ?

ADAM.- Je suis le dieu numéro un.

CAÏN.- Ah bon.

Caïn se dirige vers la partie médiane
du plateau, à droite.

CAÏN.- Je suis le dieu numéro deux.

Abel entre avec une certaine solennité
par la gauche et se dirige vers la
partie médiane du plateau, à gauche.

ABEL.- Je suis le dieu numéro trois.

Enoch entre avec une certaine insouciance
par la gauche et se dirige vers la partie
médiane du plateau, tout à gauche.

ENOCH.- Je suis le dieu numéro quatre.

Adam bâille.

CAIN.- Quoi ?

ADAM.- Ennuyeux, l'infini.

ABEL.- A crever.

CAIN.- Comment ?

Abel articule.

ABEL.- Ennuyeux à crever.

CAIN.- Ah bon.

Enoch regarde Adam, puis Abel.

ENOCH.- On s'assied ?

ABEL.- Asseyons-nous.

Abel s'assied, Enoch se couche sur le dos, Adam reste debout, Cain perplexe, fait de même.

CAIN.- Quoi ?

Abel articule.

ABEL.- Asseyons-nous.

CAIN.- Ah bon.

Cain s'assied à son tour.

ADAM.- Un soleil là-bas qui va claquer.

CAIN.- Qui ?

La surdité de Caïn commence à
taper sur les nerfs d'Adam.

ADAM.- Un soleil là-bas. Claquer !

CAÏN.- Ah bon.

ABEL.- Quand ça ?

ADAM.- Bientôt.

Enoch se retourne sur le ventre,
considère la voie lactée.

ENOCH.- Il se transformera en supernova.

CAIN.- En quoi ?

Abel articule.

ABEL.- Il explosera, et sa matière sera balayée dans l'espace.

Air de satisfaction.

CAIN.- Ah bon.

ADAM.- Voum !

CAIN.- Comment ?

ADAM.- Voum !

CAIN.- Quoi ?

ADAM.- Boum.

CAIN.- Ah bon.

ENOCH.- On dirait pourtant que ce soleil est ^{stable} ~~stable~~.

ABEL.- Alors il ne se transformera pas en supernova.

ENOCH.- Et pourtant il se transformera en supernova.

ABEL.- Alors il n'est pas stable.

ENOCH.- Je n'y connais rien aux soleils.

Il se retourne sur le dos.

ADAM.- Moi non plus.

CAIN.- Comment ?

Adam éclate.

ADAM.- Moi non plus.

Cain éclate.

CAIN.- Ah bon.

ADAM.- Tu crois qu'il a des planètes ?

CAIN.- Qu'il a quoi ?

ADAM.- Des planètes !

CAIN.- Ah bon.

ABEL.- Aucune idée.

CAIN.- Comment ?

Adam articule quelque chose d'inaudible.

CAIN.- Ah bon.

ENOCH.- Des planètes avec des êtres vivants.

CAIN.- Avec quoi ?

Abel articule.

ABEL.- Avec des plantes, des animaux, des hommes.

CAIN.- Ah bon.

ENOCH.- Je n'y connais rien non plus aux êtres vivants.

ABEL.- Et alors, quelle importance ?

ENOCH.- On continue ?

Abel se relève avec le sourire.

Enoch fait de même.

CAIN.- Comment ?

Abel articule tout en dépassant Caïn pour aller vers le fond à droite.

ABEL.- On continue.

CAIN.- Ah bon.

Caïn se lève et disparaît au fond à droite, derrière Enoch et Abel.

Adam jette encore un coup d'oeil à la voie lactée.

ADAM.- Il claquera de toute façon.

Adam disparaît au fond à droite.
Le plateau rentre dans l'ombre.
On ne voit plus que la voie lactée.
Une lumière crue inonde le plateau,
la voie lactée s'éteint.
On voit surgir du fond à gauche les femmes, du fond à droite les hommes:

ils s'arrêtent en demi-cercle.

[Les femmes portent une sorte d'uniforme et tiennent une casquette bleue à la main. Ada s'appuie sur une canne.

[Les hommes sont couverts de fourrures, ils ressemblent à des pithécantropes.

TOUS.- Nous sommes

EVA.- Eva

TOUS.- Nous sommes

ADA.- Ada

TOUS.- Nous sommes

TSILLA.- Tsilla

TOUS.- Nous sommes

NEMA.- Néma

TOUS.- Nous sommes

ADAM.- Adam

TOUS.- Nous sommes

CAÏN.- Caïn

TOUS.- Nous sommes

ABEL.- Abel

TOUS.- Nous sommes

ENOCH.- Enoch.

Les femmes mettent leurs casquettes bleues.

ADA.- Promener !

Les femmes sortent par le fond à gauche.

Les hommes trottent en rond la tête baissée jusqu'au moment où ils s'aperçoivent que les femmes ont disparu.

ADAM.- Chaleur.

CAIN.- Tout crève.

ENOCH.- Les rivières croupissent.

ABEL.- Danse de la pluie!

Tam-tam du côté du musicien.

Les hommes forment un cercle étroit et se mettent à tourner en tapant des pieds et poussant des cris préhistoriques.

[Du fond à droite surgit Eva. Elle porte un bidon de fer-blanc, observe la danse de la pluie jusqu'à l'instant où un coup sec de grosse caisse y met fin. Les quatre hommes s'aperçoivent avec effroi de la présence d'Eva, ils se remettent à trotter en rond.

Eva passe avec mépris à côté d'eux et va poser le bidon sur l'avant du plateau, à gauche.

EVA.- Manger.

Les hommes s'arrêtent, ils attendent qu'Eva ait disparu au fond à gauche, puis se précipitent sur le bidon de fer-blanc.

Les hommes commencent à manger gloutonnement.

ENOCH.- Encore du foie ?

ABEL.- Sais pas.

ADAM.- Du foie.

CAIN.- Du foie.

ENOCH.- Toujours du foie.

Ils se regardent.

ADAM.- Autrefois on mangeait du jambon.

CAIN.- Des côtelettes.

ABEL.- Du jarret.

ENOCH.- Du lard.

ABEL.- Autrefois.

Ils grognent.

CAIN.- On mange toujours plus mal.

ABEL.- Depuis que nous avons ces femmes blanches.

ADAM.- Les femmes blanches ont embarqué les nôtres.

ABEL.- Sur de grands oiseaux pleins d'étincelles.

CAIN.- Pour aller où ?

ADAM.- Sais pas.

ENOCH.- Est-ce qu'elles reviendront, nos femmes ?

ADAM.- Elles ne reviendront jamais.

ABEL.- Jamais.

CAIN.- On continue ?

ADAM.- Continuons.

Ils plongent tous deux les mains dans
le bidon et se remettent à manger.
Enoch leur tourne le dos.

ENOCH.- Du foie. Par cette chaleur.

Abel ~~prend-mal~~ a la nausée.

ABEL.- Je n'y touche plus.

Eva apparaît au fond à gauche.

EVA.- Débarrassez le bidon. Cherchez le banc. Amenez la caisse.

Enoch se précipite vers le fond au
centre et y dépose le bidon.

Adam et Caïn courent vers le fond au centre et disparaissent.

Abel court vers le fond à droite et disparaît.

Adam et Caïn reparaissent avec un banc. Ils le déposent au milieu du plateau et s'y asseyent.

En même temps, Abel surgit avec une caisse de la croix-rouge, qu'il pose à droite du banc, mais plus près du public. Il s'assied sur la caisse.

EVA.- Cueillez les bananes.

Les quatre pithécantropes grommellent; Adam et Caïn se précipitent vers le fond au centre et disparaissent. Abel fait de même en sautant par-dessus le banc. Enoch, le dernier, fait mine de disparaître.

EVA.- Tu restes ici.

Enoch s'arrête pile.

ENOCH.- Pardon ?

Eva s'assied sur le banc.

EVA.- Assieds-toi.

Enoch s'assied sur la caisse de la croix-rouge.

ENOCH.- Pardon.

EVA.- Plus droit.

Enoch se redresse.

ENOCH.- Pardon.

EVA.- Aujourd'hui, c'est avec moi que tu couches.

ENOCH.- Si tu veux.

EVA.- Chaque fois que tu dois coucher avec moi, tu dis: si tu veux.

ENOCH.- Qu'est-ce que tu veux que je dise d'autre ?

EVA.- Avec plaisir.

ENOCH.- Si tu veux.

EVA.- Tu n'aimes pas coucher avec moi ?

ENOCH.- On ne me demande pas mon avis.

EVA.- On te le demande.

ENOCH.- Et si je ne veux pas coucher avec toi ?

EVA.- Tu coucheras avec moi.

ENOCH.- Et voilà.

Eva se lève désespérée, marche sur
Enoch, passe à côté de lui.

EVA.- Nous ne pouvons pas continuer comme ça.

ENOCH.- Il fait chaud.

EVA.- Ce n'est pas une réponse.

ENOCH.- Il n'y a pas de réponse.

Eva se plante à côté d'Enoch.

EVA.- Tu n'aimes pas coucher avec moi.

ENOCH.- Il n'y a rien que j'aime faire.

EVA.- Tu n'aimes pas non plus le foie.

ENOCH.- Je voudrais du lard.

EVA.- Il n'y en a plus.

ENOCH.- Du jambon.

EVA.- Les nègres, de toute manière, ça n'existe plus.

ENOCH.- Des Chinois.

EVA.- Non plus.

ENOCH.- Alors je n'ai plus faim.

EVA.- Avec un peu de chance, on pourrait peut-être dénicher quelques blancs.

ENOCH.- De la barbaque.

Eva épiant sa réaction:

EVA.- Des animaux ?

ENOCH.- Les animaux, ça ne se mange pas.

Eva s'accroupit devant Enoch.

EVA.- Il y a très^{très} longtemps, vous en mangiez.

ENOCH.- C'était un péché.

Eva se relève déçue.

EVA.- Mange des bananes.

ENOCH.- Les bananes c'est fade.

Eva se rassied sur le banc.

EVA.- Nous en mangeons bien, des bananes.

ENOCH.- Vous, oui !

Tsilla surgit du fond à droite avec
une cuvette de fer-blanc.

TSILLA.- C'est toi qui couches avec lui aujourd'hui ?

EVA.- Aujourd'hui, oui.

Tsilla s'accroupit devant Enoch et
lui tend la cuvette.

TSILLA.- Mange.

ENOCH.- J'ai déjà mangé.

TSILLA.- Tu remangeras.

ENOCH.- Si tu veux.

TSILLA.- De la cuisse de nègre.

ENOCH.- Si tu veux.

Enoch commence à manger.

EVA.- Il dit toujours si tu veux.

TSILLA.- L'essentiel: qu'il obéisse.

Enoch mange.

ENOCH.- Curieux.

Enoch continue de manger.

ENOCH.- C'est bon.

TSILLA.- Ce n'est pas de la cuisse de nègre.

ENOCH.- De l'Hindou ?

TSILLA.- Non.

ENOCH.- De l'Indien ?

TSILLA.- Non plus.

ENOCH.- Du Lilliputien ?

TSILLA.- du rôti de porc.

Enoch pose la cuvette sur le sol,
la fixe avec épouvante, pousse un cri.

ENOCH.- Je suis un sacrilège !

Tsilla se lève et repousse doucement
Enoch sur sa caisse de la croix-rouge.

TSILLA.- Rassieds-toi.

ENOCH.- Si tu veux.

TSILLA.- Continue de manger.

ENOCH.- Si tu veux.

Enoch se remet à manger, d'abord en
hésitant, puis toujours plus vite.

TSILLA.- Ça te plaît toujours ?

ENOCH.- Ça me plaît toujours.

Tsilla à Eva.

TSILLA.- Tu as vu ?

ENOCH.- Il vient d'où, ce porc ?

TSILLA.- De Dieu.

EVA.- Il a comblé notre tribu de mille pourceaux, de mille
brebis et de mille génisses.

ENOCH.- Béni soit-il.

TSILLA.- Amen.

ENOCH.- Je peux lécher le fond de la cuvette ?

TSILLA.- Si tu veux.

Enoch se relève et, tout en lèchant sa cuvette, il passe à côté d'Eva pour aller vers le fond à droite.

ENOCH.- Viens, on va se coucher.

EVA.- Si tu veux.

Elle le suit à contrecœur.
Au même instant, on voit surgir du fond à gauche Ada avec sa canne et Néma.

ADA.- Il a mangé la viande de porc ?

TSILLA.- Il a mangé la viande de porc.

ADA.- Pas possible.

NEMA.- Enfin.

ADA.- Je suis obligée de m'asseoir.

Elle s'assied sur le banc. Néma prend place à sa droite, Tsilla à sa gauche.

TSILLA.- Demain, ils en mangeront tous.

ADA.- Le cannibalisme est définitivement extirpé.

TSILLA.- L'élevage du bétail introduit.

NEMA.- Le but scientifique de notre existence est atteint.

ADA.- Nous pouvons ramener les femmes.

TSILLA.- Elles ont également adopté la nourriture animale ?

ADA.- Elles mangent même des bananes.

NEMA.- Nous quittons cette île avec gratitude et fierté.

Du fond à droite surgit Cain avec des lunettes de soleil et un uniforme Kaki d'officier.

CAIN.- Mesdames, nous pouvons nous féliciter de ce succès.

Tsilla et Néma se lèvent, Ada reste assise.

NEMA.- Ce but n'a pu être atteint qu'au sacrifice de nos personnes, monsieur le plénipotentiaire.

CAIN.- Bien sûr, bien sûr.

Il s'assied sur le banc à droite d'Ada; invite Néma et Tsilla à s'asseoir également. Néma s'assied à côté d'Ada, Tsilla sur la caisse de la croix-rouge.

ADA.- Nous avons dû nous adonner aux cannibales, monsieur le plénipotentiaire.

CAIN.- Vous aussi ?

ADA.- Moi aussi.

CAIN.- Enorme.

ADA.- Ce n'est que par le détour de l'érotisme que nous avons eu prise sur ces sauvages.

CAIN.- Fantastique.

ADA.- Ils vivent encore dans le matriarcat.

CAIN.- Bestial.

Abel entre par devant à gauche, il porte le même uniforme que Caïn.

ABEL.- Vous avez importé mille vaches, mille moutons, mille cochons.

CAIN.- Oui, et alors ?

ABEL.- De la pure folie.

CAIN.- Le cannibalisme est extirpé.

ABEL.- Sur le continent, on crève de faim.

CAIN.- La faim ne concerne pas notre comité.

ABEL.- Mais le nôtre.

CAIN.- Contre la faim il n'y a qu'un remède: un planning familial rationnel. Imposez la pilule, au lieu de nous casser les pieds.

ABEL.- Parce qu'il nous manque désormais sur le continent mille vaches, mille cochons et mille moutons, des milliers de gens vont crever de faim.

CAIN.- Qu'est-ce que vous faites des centaines de gens qui ne seront plus dévorés ?

ABEL.- Le cannibalisme n'est pas un péril mondial.

CAIN.- Toute barbarie est un péril mondial.

ABEL.- Fichez-moi la paix avec cette phrase éculée.

ADA.- Je ne me suis pas donnée aux cannibales pour me voir outragée par le Comité contre la faim.

ABEL.- Madame, essayez donc de comprendre ma situation épouvantable: vous importez du bétail, et moi je vois mourir des enfants.

ADA.- Le transport a été autorisé par le secrétaire général.

ABEL.- Un incapable crétin.

ADA.- Je me refuse à une discussion de ce niveau.

TSILLA.- Nous traverserons le feu pour notre secrétaire général.

NEMA.- C'est quand même un prix Nobel de littérature.

ABEL.- Nous avons besoin d'un praticien: pas d'un bel esprit. Sans coordination, notre programme d'aide mondiale est irréalisable. Pendant que votre comité fait changer de régime alimentaire quelques malheureux cannibales, une civilisation trois fois millénaire se voit contrainte de bouffer des cadavres. Si un comité fait progresser le cannibalisme c'est bien le comité contre le cannibalisme. J'ai besoin de m'asseoir. De l'air.

Personne ne se lève.

CAIN.- L'file est à votre disposition.

ABEL.- Mon coeur !

Abel reste impuissant.

ADA.- Nous payons tous de notre santé.

ABEL.- Est-ce que cette foutue île est au moins fertile ?

TSILLA.- Un paradis.

ABEL.- Alors que vos sauvages mangent des bananes, au lieu de notre bétail.

ADA.- Ils trouvent les bananes fades.

ABEL.- Fades ! Alors que partout, l'approvisionnement est catastrophique, ces messieurs trouvent les bananes fades.

TSILLA.- Ici, à part les bananes, il n'y a que des vers et des rats.

ABEL.- Il y a longtemps qu'on en bouffe sur le continent.

CAIN.- C'est pas Dieu possible ! Sans stimulants culinaires, jamais nous n'aurions vaincu le cannibalisme.

ABEL.- Vous n'avez que le cannibalisme en tête.

CAIN.- Et vous, le kwashiorkor.

ABEL.- J'exige que ce conflit soit soumis au siège de l'Organisation d'aide mondiale.

CAIN.- Je vous en prie.

Tous se rendent vers l'avant du plateau, à gauche, et prennent position face à la caisse de la croix-rouge, les deux messieurs derrière, les trois dames devant.

Du fond à droite arrive Adam en redingote brune.

TSILLA.- Le secrétaire général.

Adam monte sur la caisse de la croix-rouge.

ADAM.- En tant que secrétaire général de l'Organisation d'aide mondiale, je vous souhaite bienvenue à son siège, dans cette belle ville, au bord de ce beau lac et je vous crie: courage !

Applaudissements. Adam les écarte d'un geste.

Du fond à droite arrive Eva, vêtue d'une blouse, un sac à la main. Elle s'assied aux pieds d'Adam, sur la caisse de la croix-rouge, ouvre son sac et se poudre.

ADAM.- Je suis né dans ce pays alpestre, mesdames et messieurs. Que de fois, petit parçon, n'ai-je pas gravi ses montagnes. A gauche, à droite, des parois de roc invincibles semblaient vouloir se rejoindre pour me barrer le passage, jusqu'à l'instant où d'un coup, le col s'ouvrait devant moi, étalant la patrie aux pieds du voyageur. Ainsi notre époque. La déraison et l'égoïsme peuvent paraître encore des obstacles infranchissables,

mais eux aussi devront s'écarter un jour devant la vision d'un univers libéré.

EVA.- Ils recommencent à s'empiffrer.

Adam ignore Eva.

ADAM.- C'est une affaire de temps.

ADA.- De quoi ?

EVA.- De marins.

ADAM.- C'est une affaire de temps.

ADA.- Mais pourquoi ?

EVA.- Un pétrolier de trois cent mille tonnes a explosé: l'équipage s'est réfugié sur l'île. Cinquante-deux hommes.

CAIN.- Tous bouffés ?

EVA.- Tous.

ADAM.- C'est une affaire de temps.

ABEL.- En tant que plénipotentiaire du Comité d'aide contre la faim, je considère comme infiniment plus fâcheuse la perte d'un pétrolier de trois cent mille tonnes.

ADAM.- Du calme, surtout pas de panique, surtout pas de mauvais sang. Tout véritable progrès exige des siècles, si ce n'est des millénaires. Lisez Bachofen, lisez Freud.

Adam descend de sa caisse et va serrer la main aux dames.

ADAM.- En dépit de cette petite rechute dans les abysses de la civilisation humaine, je voudrais remercier ces dames du Comité d'aide contre le cannibalisme de leur dévouement personnel. Pour célébrer ce jour, et avant que de passer au buffet froid qui nous attend, l'orchestre philharmonique de notre ville va réjouir nos oreilles des accents immortels de la Cinquième de Beethoven, nous prodigant ce réconfort dont nous ne saurions nous passer dans l'exercice de nos lourdes fonctions.

Du côté du musicien nous parviennent, curieusement déformées, les cinq premières mesures de la Cinquième symphonie.

Adam tape sur l'épaule d'Abel.

Abel salue. Tous, sauf Eva et Caïn, sortent par le fond à droite.

Caïn retire sa veste d'uniforme et la pose sur le banc.

Eva reste assise sur la caisse de la croix-rouge, sort un rasoir électrique de son sac, le passe à Caïn, se met du rouge, s'arrange les cheveux, etc.

Caïn veut dire quelque chose. Y renonce. S'avance vers la gauche, la jambe droite raide. Veut encore dire quelque chose, mais y renonce encore, et commence à se raser.

On entend de nouveau les quatre premières mesures de la Cinquième.

CAÏN.- Il a de nouveau raté ses examens.

EVA.- Il ne lui manquait que trois points.

CAÏN.- Pour la seconde fois.

EVA.- C'est un enfant retardé.

CAIN.- S'il était retardé, il ne coucherait pas avec la bonne.

EVA.- Toi aussi tu couches avec la bonne.

Les quatre premières mesures de la
Cinquièmes.

CAIN.- Et avec ça il est inapte au service.

EVA.- Tu l'envies, voilà tout.

CAIN.- J'ai été bon soldat, moi.

EVA.- Ça t'a valu ta prothèse.

CAIN.- Fiche-moi la paix avec ma prothèse.

EVA.- Fiche-moi la paix avec mon fils.

CAIN.- Je suis fier de ma prothèse.

EVA.- Je suis fière de mon fils.

Les quatre premières mesures de la
Cinquième.

CAIN.- Est-ce qu'il est obligé d'écouter toute la soirée la
Cinquième ?

EVA.- Il aime la musique classique, alors que toi, depuis ton
histoire de prothèse, tu n'as plus aucune délicatesse. Pour
toi l'érotisme, c'est le viol.

CAIN.- Ne recommence pas avec la bonne.

EVA.- Je ne parle pas de la bonne. Mais de moi.

Les quatre premières mesures de la
Cinquième.

CAIN.- Je suis un homme, moi, et ton fils un petit dégonflé.

EVA.- Alors pourquoi devrait-il aller se battre dans la jungle,
s'il est ce que tu penses ?

CAIN.- La guerre lui donnerait du poil au cul.

EVA.- Fadaises !

Les quatre premières mesures de la
Cinquième.

EVA.- Et puis d'abord pourquoi cette guerre ?

CAIN.- Le gouvernement doit sûrement le savoir.

EVA.- Si nous lâchions quelques bombes atomiques sur ces sauvages,
nous aurions la paix.

CAIN.- Si nous lâchions des bombes atomiques, les autres aussi
en lâcheraient, des bombes atomiques.

EVA.- Les sauvages n'ont pas de bombes atomiques.

CAIN.- Mais leurs amis !

EVA.- Les petits dégonflés c'est vous.

CaIn nettoie son rasoir.

CAIN.- Tu as la commission scolaire ?

EVA.- Le secours aux mutilés.

CAIN.- Ah bon !

EVA.- Tu as un conseil d'administration ?

CAIN.- L'aide aux vétérans.

EVA.- Ah bon !

Caïn va vers Eva.

CAIN.- Faut que je m'en aille.

EVA.- Eh bien va-t-en.

Elle lui tend la joue droite.
Les quatre premières mesure de la
Cinquième.

CAIN.- Ça y est, ça recommence.

EVA.- Je croyais que tu t'en allais.

Caïn va vers le banc, prend sa veste
sur le bras.

CAIN.- Il y aurait de quoi être retardé.

Il sort par le fond à droite.
[Pendant ce temps, Tsilla et Néma
entrent par le milieu du fond.
Elles s'asseyaient sur le banc.

[Elles portent toutes deux un châle sur les épaules. Tsilla tricote, Néma regarde un album de photos.

Eva pose son sac par terre, en sort un sucre d'orge qu'elle se met à sucer.

Du fond à gauche, Ada surgit d'un pas énergique, munie d'un tabouret de chasse à trois pieds, et s'assied devant à gauche.

NEMA.- J'ai quatre-vingt-sept ans.

EVA.- J'ai quatre-vingt-huit ans.

TSILLA.- J'ai quatre-vingt-neuf ans.

ADA.- J'ai quatre-vingt-dix ans.

NEMA.- Je m'appelle Néma. Mon père était un ouvrier. Il était pauvre. Nous étions tous pauvres. C'était la grande purée. Il y a cinquante-sept ans je me suis mariée avec un employé des chemins de fer. Par la suite il est devenu chef de gare. Il y a vingt ans qu'il est mort. J'ai mis au monde onze enfants. Sept garçons et quatre filles. Quatre des garçons et toutes les filles sont encore en vie. L'aîné a été tué par l'express Berne-Lucerne. Il avait quatre ans, il jouait sur la voie ferrée. Mon troisième fils est mort à quarante ans, du cancer, le quatrième est tombé d'un toit la même année parce qu'il était couvreur de son métier. Je crois que j'ai plus de vingt petits-enfants. Quant aux arrière-petits-enfants, je ne sais pas combien ils sont parce qu'il ne vient jamais personne par ici. Je recevais parfois une carte d'Amérique: mon cadet. A Détroit. Il travaille là-bas dans une fabrique d'autos, mais ça fait dix ans qu'il n'écrit plus non plus. Je vis depuis treize

ans dans cet asile. Je m'assieds à la fenêtre et je regarde l'album de photos. Mais je ne pense pas à mon mari. Je ne pense pas non plus à mes enfants. Je pense à rien.

EVA.- Je m'appelle Eva. Je n'ai jamais eu de mari. Pourquoi faire ? J'ai toujours eu des hommes. Parfois même plus de cinq la même nuit. J'ai commencé dans la profession à quinze ans. J'ai fait ce qu'on me demandait de faire, et on m'a demandé tout ce qu'on vous demande dans la profession. J'avais un ami qui m'avait procuré une patente auprès de la police, si bien que je n'ai jamais dû travailler illégalement. Les impôts me prenaient cinquante pour cent de mes revenus, et mon ami me demandait une commission de trente pour cent. Si bien qu'il me restait du vingt pour cent. Mais j'étais économe et ordonnée. Je me disais: ma petite Eva tu vieillis, et j'ai vieilli. A soixante-cinq ans, j'ai eu assez de côté pour me payer cet asile. Mon ami Anthony Müller est mort à Ascona, il y a dix ans, millionnaire. Dame, il en avait beaucoup qui travaillaient pour lui. Il était capable, et comparé aux autres hommes que j'ai connus, drôlement correct. Je n'ai jamais rien ressenti dans ma profession, mais je suis assez fière de l'avoir traversée sans dégât moral ni physique. Le jour à l'asile, je lis des romans d'amour, et le soir, je m'installe devant la télévision. Ce que je préfère c'est Simon Templar, mais je trouve pas mal non plus Bonanza. Si j'avais rencontré des hommes pareils, ma vie aurait pris sans doute un autre tour, mais des hommes pareils, ça n'existe ma foi qu'à la télévision.

TSILLA.- Je m'appelle Tsilla. J'ai été infirmière dans un petit hôpital à côté d'un grand village. Tout près, il y avait un élevage de truites. J'ai soigné beaucoup de gens. J'ai vu des naissances, des agonies. Certains, au moment ^{de mourir}, avaient peur, d'autres ça leur était égal, et d'autres enfin ne s'en apercevaient même pas. Au début j'avais pitié des gens, mais après ça m'a passé, je n'étais même plus heureuse de voir naître un

enfant, pour moi c'était de la pâture pour la mort, rien de plus. Les gens que je guérissais me faisaient cadeau de chocolat au moment de partir ou alors d'un livre avec une dédicace dedans, puis ils m'oubliaient, je les oubliais. Mes congés je les passais à aider la femme de mon frère. Elle était malade et avait trois enfants qui ne m'aimaient pas et que je n'aimais pas. Une fois je suis allée à Grindelwald et une fois en voyage organisé à Florence, mais chaque fois il pleuvait. Et je dois avouer que j'ai été déçu par le David de Michel-Ange, les hommes ne sont pas faits comme ça. Un jour j'ai eu une liaison avec un jeune assistant. Nous avons couché deux fois ensemble, après il a épousé la fille du médecin-chef. Quand plus tard il a voulu recoucher avec moi, je n'ai plus voulu.

Ada tient dans ses bras une corbeille de paille avec une étoffe noire dedans.

ADA.- Je suis Ada, comtesse von Zinzen. J'ai été fiancée au comte Kress von Stuck, mais il est mort dans les années quatre-vingt-dix du siècle dernier, dans nos ex-colonies d'Afrique orientale. Un lion l'a dévoré. Dieu merci. Je ne l'aimais pas. Je n'aime de toute manière pas les hommes et je n'ai jamais couché avec un homme. Je n'aime que les chats. Peut-être parce qu'un lion m'a débarrassé de mon fiancé. J'en suis reconnaissante à toute la race féline. Le chat que j'ai sur mes genoux appartient à l'asile. Je l'appelle Tassilo, bien qu'il ne s'appelle que Lulu. Mais mon père aussi s'appelait Tassilo. Il ne se déplaçait qu'avec une cravache. Après la première guerre mondiale, il perdit les trois quarts de sa fortune parce qu'il avait prêté plus de vingt millions de marks-or au gouvernement pour la première guerre mondiale. L'inflation se chargea du reste. Je vis dans cet asile depuis plus de quarante ans. Chaque jour je fais trois heures de promenade dans la forêt voisine, et je me passe encore toujours de canne. Je n'ouvre jamais un

livre, je hais la musique et je n'aime pas la télévision. Une von Zinzen n'a pas besoin de ça. Le dimanche je vais à l'église. Je dors pendant la prédication. Tous les von Zinzen sont toujours allés à l'église et ont toujours dormi pendant la prédication. Avec moi la famille s'éteindra. Je n'ai qu'une passion: devenir centenaire. Tous les von Zinzen ont toujours dépassé quatre-vingt-dix ans, mais aucun n'a atteint la centaine. Si j'atteins la centaine, je surpasse tous les autres von Zinzen, et je veux les surpasser.

Du côté du musicien, un bruit d'avions.
Les quatre lèvent la tête.

TSILLA.- Des avions.

Eva, Tsilla et Néma sortent par le fond à droite.

Ada va vers l'avant du plateau, au centre, pose sa corbeille par terre, noue l'étoffe noire autour de ses reins, sort un bol en bois de la corbeille, le pose par terre devant elle, se coiffe de la corbeille, de sorte qu'elle a l'air d'une Asiatique.

[Abel entre par devant à gauche.

ADA.- Tu les entends ?

ABEL.- Je les entends.

Abel lance le tabouret de chasse vers le bidon de fer-blanc au fond.

[Ada sursaute.

ADA.- Où vont-ils ?

ABEL.- Au sud, vers le pont.

Abel s'empare du banc et le laisse
tomber sèchement à côté du bidon.
Ada sursaute.

ADA.- Est-ce qu'ils vont le détruire ?

ABEL.- Ce n'est qu'une feinte.

Abel jette la caisse de la croix-
rouge vers le bidon et le banc.
[Ada sursaute.
Abel s'assied à côté d'elle.

ADA.- Pourvu que la brousse de prenne pas feu.

ABEL.- La saison des pluies aurait dû commencer depuis long-
temps.

Du côté du musicien, les sons d'une
flûte asiatique.

ABEL.- Il recommence à jouer.

ADA.- Chaque soir.

ABEL.- Demain nous ne l'entendrons plus.

ADA.- Peut-être que nous ne l'entendrons jamais plus.

ABEL.- Tu as encore du riz ?

ADA.- Le gamin n'a pas encore mangé.

ABEL.- Et toi ?

ADA.- Je n'ai pas faim.

ABEL.- Moi non plus.

ADA.- Où pourra-t-il bien être demain ?

ABEL.- En route pour le camp d'instruction, quelque part dans la jungle.

ADA.- Combien de temps va durer son instruction ?

ABEL.- Une semaine.

ADA.- Dans combien de temps devra-t-il se battre ?

ABEL.- Dans une semaine.

ADA.- Il pourrait tomber.

ABEL.- La plupart tombent.

ADA.- Peut-être qu'il aura de la chance.

ABEL.- Très peu ont de la chance.

ADA.- Pourquoi n'avons-nous toujours pas la paix ?

ABEL.- Parce que nous devons vaincre.

ADA.- Est-ce que nous devons vraiment vaincre ?

Abel la frappe en plein visage.
Silence.

ABEL.- Pardonne-moi de t'avoir frappée.

ADA.- Ça ne m'a pas fait mal.

ABEL.- Il y a des pensées qu'on doit s'interdire.

ADA.- Je sais.

La flûte s'est tue.

ABEL.- Il ne joue plus.

ADA.- Il pleure.

Ada se lève.

ABEL.- Tu vas vers lui?

Ada s'éloigne avec son bol à riz vers le fond du plateau, au centre, et disparaît.

Abel se met à mâcher du chewing-gum, il s'avance à pas de loup, courbé en deux, épiant les lieux dans toutes les directions.

ABEL.- O my darling, o my darling, o my darling Clementine.

Du côté du musicien, sifflement grandissant d'une grenade.

Abel saute vers le fond à droite et, s'aplatit sur la rampe.

Derrière la caisse de la croix-rouge, on voit émerger Caïn un casque sur la tête.

A sa droite, Enoch, Adam, Abel, également casqués.

ENOCH.- Bon dieu de trou du cul de pruneau.

CAIN.- J'encule ma grand-mère si on s'en sort vivants.

ABEL.- O my darling, o my darling, o my darling Clementine.

ADAM.- Notre père qui êtes aux cieux.

CAIN.- Ta gueule.

Du côté du musicien, crépitement de mitrailleuse.

Les quatre se baissent.

ENOCH.- Cette charogne de soleil finira par fondre nos casques.

CAIN.- Il pourrait bien exploser une fois pour changer.

Du côté du musicien, crépitement de mitrailleuse.

Les quatre se baissent.

CAIN.- C'est le dernier pét qui est le meilleur.

ADAM.- Que votre nom soit sanctifié.

ENOCH.- Pas de prières !

ABEL.- o my darling, o my darling, o my darling Clementine.

ADAM.- Que votre règne vienne.

ENOCH.- Il faut que ces caisses de munitions passent.

Du côté du musicien, crépitement de mitrailleuse.

Les quatre se baissent.

CAIN.- En avant.

Les quatre se précipitent avec
des caisses à munitions droit
dans le feu de la mitrailleuse.

ENOCH.- Terre !

Les quatre se jettent à terre.

CAIN.- Fils de pute, buveurs de pisse, bouffeurs de merde.

ABEL.- O my darling, o my darling, o my darling Clementine.

Adam pousse un cri.

ADAM.- Mon ventre, mon ventre !

CAIN.- Il vaut mieux se tirer que crever.

ENOCH.- Repli dans le trou !

Cain, Abel, Enoch se reprécipitent
vers le fond à droite.

ADAM.- Mon ventre, mon ventre !

Adam reste étendu à l'avant du
plateau, au centre.

ADAM.- Mon ventre !

Du fond à gauche arrivent les

quatre femmes, un séchoir sur la tête, un journal de mode dans les mains. Elles redressent les caisses à munitions qui traînaient par terre, Néma tout à gauche, celle de Caïn; Eva, celle d'Adam, lequel est toujours étendu par terre. Ada s'assied sur la caisse d'Enoch au milieu du plateau, et Tsilla sur celle d'Abel, tout à droite.

[Néma pleure sous son séchoir.

EVA.- Pas pleurer.

TSILLA.- Il est tombé quand ?

NEMA.- Vendredi dernier.

TSILLA.- Le mien, il y a trois semaines.

EVA.- Le mien, il y a une année.

ADA.- Le mien, il y a deux ans.

EVA.- Déjà ?

Néma sanglote.

Les trois autres feuillettent leurs journaux de mode.

ADA.- Le cercueil arrive quand ?

NEMA.- Il reste là-bas.

ADA.- Veinarde. C'est toi qui feras la traversée.

Néma sanglote.

TSILLA.- Je l'ai faite il y a deux semaines. Un temps splendide.

Néma sanglote.

EVA.- Moi j'ai dû enterrer le mien ici.

ADA.- Moi aussi.

EVA.- A vous déguster de la patrie.

Néma sanglote.

ADA.- Ça ne t'a pas empêchée d'épouser ton agent immobilier.

EVA.- Ni toi de coucher avec ton fabricant de tissus.

ADA.- Celui-là, j'ai toujours couché avec lui.

Néma sanglote.

EVA.- La petite aussi finira par oublier.

NEMA.- Jamais!

Nema cache son visage derrière son journal de mode. Sur la couverture, une tête de mannequin.

ADA.- Oui oui.

Néma sanglote.

TSILLA.- Vous étiez mariés depuis combien de temps ?

NEMA.- Quatre mois.

Nema sanglote.

ADA.- Enceinte ?

NEMA.- Oui.

Nema sanglote.

EVA.- La poisse !

TSILLA.- La vie continue.

Tsilla montre une page de son journal
de mode.

TSILLA.- Comment vous la trouvez cette robe pantalon ?

ADA.- Chouette.

TSILLA.- Je l'ai achetée.

ADA.- Alors c'est que tu as commencé à coucher avec le marchand
de bois.

TSILLA.- Faut toujours que tu imagines des choses sales.

ADA.- Quand on est fauchée comme toi.

Nema sanglote.

EVA.- Pas pleurer.

ADA.- Il est mort quand ?

Néma sort en pleurant par le fond
à gauche.

TSILLA.- Voyons, elle nous l'a déjà dit.

EVA.- Vendredi dernier.

TSILLA.- N'empêche que les négociations pour un cessez-le-feu
ont fait du progrès.

ADA.- Ils se sont mis d'accord sur l'ordre du jour.

EVA.- Presque.

ADA.- La première puissance propose une table carrée.

EVA.- La seconde puissance propose une table ronde.

TSILLA.- La troisième puissance propose une table triangulaire.

ADA.- La quatrième puissance propose une table en fer à cheval.

Les trois femmes se lèvent et jettent
leurs journaux de mode.

TSILLA.- Je me réjouis de mettre ma robe pantalon ce soir.

ADA.- Faut que j'aïlle me taper mon éternel fabricant de tissus.

EVA.- Je vais demander le divorce contre mon agent immobilier.

Les trois femmes sortent, toujours
coiffées de leurs séchoirs par le
fond à gauche, tandis que Caïn et
Abel entrent par au fond à droite.

Adam est toujours allongé comme un cadavre au premier plan.
Abel semble très détendu; Caïn, sec et sombre. Parfois sa bouche se tord en un sourire sans humour.

CAÏN.- Havane ?

Caïn offre un cigare à Abel.

ABEL.- S'il vous plaît.

Abel offre du feu à Caïn.

ABEL.- Du feu ?

CAÏN.- Merci.

Ils fument.

CAÏN.- Aujourd'hui nous avons failli nous mettre d'accord sur l'ordre du jour.

ABEL.- J'en ai encore le frisson dans le dos.

CAÏN.- Une procédure précipitée remettrait tout en question.

ABEL.- La guerre de jungle doit être progressivement réduite.

CAÏN.- La diplomatie exige du temps.

ABEL.- La paix ne s'arrache pas.

CAÏN.- La guerre de jungle est politiquement nécessaire.

Ils s'arrêtent devant le cadavre
d'Adam.

Abel y pose son pied gauche.

ABEL.- C'est pourquoi nous livrons des soldats.

CAIN.- C'est pourquoi nous livrons des armes.

ABEL.- Pour des raisons économiques, nous n'avons politiquement
pas le choix.

CAIN.- Pour des raisons politiques, nous n'avons économiquement
pas le choix.

ABEL.- Pouvoir égal paradoxe.

CAIN.- Seule une paix limitée est encore possible.

Ils enjambent le cadavre d'Adam.

ABEL.- Avec cette guerre de jungle, nous nous livrons une
guerre indirecte parce que nous ne pouvons plus nous offrir
le luxe d'une guerre directe.

CAIN.- Plus personne ne peut s'offrir le luxe d'un conflit
généralisé.

ABEL.- La guerre de jungle est la forme de notre coexistence
pacifique.

CAIN.- L'histoire mondiale est tragédie.

ABEL.- Une puissance mondiale ne peut se permettre une défaite
militaire que si elle a l'air d'une victoire politique.

CAIN.- Agir, c'est prendre des risques.

ABEL.- Notre président a décidé de retirer progressivement les troupes.

CAIN.- Nous allons nous retirer dans le palais.

ABEL.- Nous allons poursuivre les négociations.

Caïn et Abel disparaissent au fond à droite.

Adam se relève, laissant par terre son casque et sa bande-cartouchière. Il s'éloigne à tâtons vers le milieu du fond.

Néma entre par la gauche et s'avance à tâtons vers le milieu de la scène. [Néma heurte du pied une caisse à munitions.

Adam dresse l'oreille. Il continue de s'éloigner à tâtons vers le fond et heurte du pied le banc.

Néma dresse l'oreille, continue de se diriger à tâtons vers le milieu de la scène, heurte une seconde caisse à munitions.

ADAM.- Néma.

NEMA.- Adam.

Adam s'avance à tâtons vers le milieu de la scène.

Tous deux miment l'obscurité.

ADAM.- Je ne te vois pas.

NEMA.- Ici.

Adam, toujours à tâtons, passe à côté d'elle.

ADAM.- Je ne te vois toujours pas.

NEMA.- Ici.

Leurs mains tendues en avant se rencontrent enfin. Adam tire Néma à lui.

ADAM.- Il fait si obscur qu'on ne se voit même pas quand on est ensemble.

NEMA.- On vient de tirer deux coups de feu.

ADAM.- Ça venait du Plaza.

Ils s'installent parmi les caisses à munitions de Cain, Enoch et Adam.

NEMA.- Je ne pouvais plus y tenir sans toi.

ADAM.- Si tu savais ce que je t'ai désirée.

NEMA.- Embrasse-moi.

Adam embrasse Néma.

Néma sursaute.

NEMA.- Il n'y a pas quelqu'un ?

Adam dresse l'oreille.

ADAM.- Personne.

NEMA.- Sur la pelouse ?

ADAM.- Personne.

NEMA.- Si quelqu'un nous voit, nous sommes perdus.

ADAM.- Qui veux-tu: dans cette obscurité ?...Tu m'aimes malgré tout ça ?

NEMA.- A cause de tout ça.

ADAM.- Un noir ça devrait te dégoûter.

NEMA.- J'aime ta peau noire.

ADAM.- J'aime ta peau blanche.

Ils s'embrassent.

NEMA.- Je devrais te dégoûter.

ADAM.- Il y a rien de plus beau qu'une fille blanche, et tu es la plus belle de toutes les filles blanches.

NEMA.- Je t'aime.

Adam sursaute.

ADAM.- Il n'y a pas quelqu'un ?

Néma dresse l'oreille.

NEMA.- Personne.

ADAM.- Sur la pelouse ?

NEMA.- Personne.

ADAM.- Si quelqu'un nous voit nous sommes perdus.

NEMA.- Qui veux-tu dans cette obscurité ?

Néma se méfie soudain.

NEMA.- Tu as dit à quelqu'un que nous... que nous avons couché ensemble ?

ADAM.- Rien qu'à mon frère.

NEMA.- Tu n'as pas peur qu'il...

ADAM.- Il ne me trahira pas.

Adam se méfie soudain.

ADAM.- Et toi, tu l'as dit à quelqu'un ?

NEMA.- Rien qu'à ma soeur.

ADAM.- Tu n'as pas peur ^{non plus} qu'elle...

NEMA.- Non.

ADAM.- Embrasse-moi.

NEMA.- Prends-moi.

Ils veulent faire l'amour.

Au fond à droite paraissent Abel et Eva, ils s'avancent à tâtons, Abel tient un revolver.

[Abel se heurte au bidon de fer-blanc.

[Adam et Néma sursautent et s'étreignent agenouillés l'un tout contre l'autre.

Abel et Eva sont parvenus au milieu de la scène non loin des deux autres.

ABEL.- Tu es bien sûre que ta soeur et son nègre se cachent par ici ?

EVA.- Sûre.

ABEL.- Si au moins on y voyait quelque chose dans cette obscurité.

EVA.- Tire dans le tas.

ABEL.- Pas folle ? Il y a deux gangsters qui viennent de se faire descendre vers le Plaza.

EVA.- La police ne va pas venir chercher les tueurs par ici.

ABEL.- Si je tire, elle viendra.

Devant à gauche paraissent Caïn et Tsilla, ils traversent à tâtons le plateau.

Abel et Eva les frôlent sans les toucher et sortent, toujours à tâtons, par devant à droite.

TSILLA.- Tu es bien sûr que ton frère et sa blanche se cachent par ici ?

CAIN.- Sûr.

Caïn et Tsilla s'avancent à tâtons et s'arrêtent juste derrière le dos d'Adam et Néma.

CAIN.- Si au moins on y voyait quelque chose dans cette obscurité.

TSILLA.- Tu as ton couteau ?

Caïn déclenche le ressort de son couteau.

TSILLA.- Pique dans le tas.

Caïn frappe le vide tout près de la tête d'Adam.

CAIN.- Je ne vois rien.

TSILLA.- Tu n'as pas de lampe ?

CAIN.- Si.

TSILLA.- Allume-la.

CAIN.- Pas folle ? Il y a deux gangsters qui viennent de se faire descendre vers le Plaza.

Caïn frappe le vide tout près de la tête de Néma.

TSILLA.- La police ne va pas venir chercher les tueurs par ici.

CAIN.- Si j'allume, elle viendra.

Caïn frappe de nouveau le vide
à côté d'Adam.

CAIN.- On ne les trouvera pas.

TSILLA.- Il fait trop nuit.

CAIN.- Qu'est-ce qu'on va faire ?

TSILLA.- On va se mettre à la sortie sud du parc. La blanche sera bien obligée de passer par là pour sortir.

Caïn et Tsilla se faufilent à côté
d'Adam et Néma pour sortir par devant
à gauche. Par devant à droite, on
voit rentrer à tâtons sur le plateau
Abel et Eva

ABEL.- On ne les trouvera pas.

EVA.- Il fait trop nuit.

ABEL.- Qu'est-ce qu'on va faire ?

EVA.- On va se mettre à la sortie nord du parc. Le nègre sera bien obligé de passer par là pour sortir.

Abel et Eva disparaissent au fond
à droite.

Adam et Néma relâchent leur étreinte.

NEMA.- Ma soeur ^{et} ~~est partie avec son ami~~ ~~sont partis~~.

ADAM.- Mon frère ^{et} ~~avec~~ son amie aussi.

NEMA.- Nous ne pouvons pas vivre ensemble dans cette ville.

ADAM.- Non.

NEMA.- Nous ne pourrions vivre nulle part ensemble dans ce pays.

ADAM.- Non.

NEMA.- Il faut nous séparer.

ADAM.- Oui.

NEMA.- Pour toujours.

ADAM.- Oui.

NEMA.- Pourtant je t'aime si fort.

ADAM.- Je voudrais que ce soit la fin du monde.

NEMA.- Je voudrais que tu me prennes encore une fois.

ADAM.- Moi aussi.

NEMA.- Mais j'ai trop peur.

ADAM.- Moi aussi.

Ils se lèvent.

NEMA.- C'est la dernière fois que nous sommes ensemble et nous ne pouvons même pas nous voir.

ADAM.- L'obscurité est trop grande.

NEMA.- Je passerai par la sortie ouest.

ADAM.- Je passerai par la sortie est.

Nema va vers le fond à gauche.

Adam va vers l'avant à droite.

Tous deux s'arrêtent une dernière fois, regardent dans diverses directions.

Puis disparaissent.

Du milieu du fond surgissent Abel et Enoch. La main gauche d'Abel est attachée par des menottes à la main droite d'Enoch.

Ils s'asseyent dos à dos sur le banc.

ENOCH.- Complètement idiot.

ABEL.- Nous avons pour mission d'abattre l'ambassadeur extraordinaire de nos amis.

ENOCH.- Je sais bien.

ABEL.- Pour faire croire à nos amis que leur ambassadeur a été abattu par nos ennemis.

ENOCH.- Je sais bien.

ABEL.- Pour que nos amis ne nous envoient plus seulement des armes, mais des soldats.

ENOCH.- Je sais bien.

ABEL.- Pour cesser de nous saigner dans la jungle.

ENOCH.- Je sais bien.

ABEL.- Pour ça il aurait été absolument nécessaire de disparaître incognito tout de suite après.

ENOCH.- Absolument.

Abel commence à rire.

ABEL.- Mais voilà que nous avons abattu non seulement l'ambassadeur extraordinaire de nos amis, mais encore celui de nos ennemis.

ENOCH.- Les deux.

Abel rit.

ABEL.- Un gigantesque gâchis.

ENOCH.- Tu m'avais bien martelé que l'ambassadeur extraordinaire de nos amis que nous devions descendre serait celui de gauche.

Abel rit.

ABEL.- Par rapport à eux.

Enoch commence à rire.

ENOCH.- J'avais compris: par rapport à nous.

Ils rient maintenant tous les deux.

ABEL.- Complètement idiot.

ENOCH.- Et par-dessus le marché, on s'est laissés prendre.

Rires.

ABEL.- Stupide.

ENOCH.- On a tout simplement perdu les pédales quand on a vu qu'on les avait descendus tous les deux.

Leurs rires s'éteignent.

ABEL.- Je vais me pendre.

ENOCH.- Avec quoi ?

ABEL.- Sais pas.

ENOCH.- Et ils ont réussi à savoir pour qui nous travaillons.

ABEL.- Et maintenant ?

ENOCH.- Je ne sais pas.

ABEL.- Pour des raisons politiques, le gouvernement d'ici ne pourra même pas nous descendre.

ENOCH.- Complètement idiot.

ABEL.- Nous ne sommes même pas des héros.

ENOCH.- On va nous enfermer dans une maison de fous.

ABEL.- A perpétuité.

ENOCH.- Il n'y aura rien de changé.

Abel recommence à rire.

eront
ABEL.- Ils continuent d'envoyer des armes au lieu de soldats.

Enoch recommence à rire.

ENOCH.- On a mis des mois à nous instruire, et maintenant on atterrit au cabanon.

Ils rient tous deux.

ABEL.- Complètement idiot.

ENOCH.- Stupide.

ABEL.- On peut dire qu'on l'a bien gagné, le cabanon.

Tous deux restent assis sur le banc. Adam, Caïn, Eva, Ada, Tsilla et Néma font leur entrée.

Commence alors la scène la plus difficile de la pièce: la scène de la drogue.

Venant du musicien, une musique doucement rythmée.

Il ne s'agit pas de donner une image réaliste d'une orgie de drogués, mais de représenter l'essence même des effets de la drogue.

Chacun joue pour soi, même quand il forme avec un ou plusieurs de ses compagnons les groupes les plus invraisemblables.

Il est techniquement indispensable qu'au cours de la scène, Eva ramène toutes les caisses à munitions à l'arrière vers le banc, sauf celle d'Abel qui restera devant à droite.

On pourra jouer des divers accessoires qui traînent sur la scène. Ainsi,

par exemple, le tricot auquel Tsilla travaillait comme pensionnaire d'asile. Ou encore la caisse à munitions d'Abel, qui peut servir de tambour. Deux éléments doivent se dégager de la mise en scène: la hausse des prix et l'hilarité grandissante avec laquelle les acteurs réagissent aux variations apportées par chacun d'eux à une même phrase.

"Fix" désigne la morphine, qui s'injecte; "trip" et "voyager", le LSD, qui s'avale sur un sucre; "neige", la cocaïne, qui se prise. Ces actions doivent être seulement suggérées.

ADAM.- Tu veux voyager ?

EVA.- Tu as un trip ?

ADAM.- Pour deux petits billets.

CAIN.- On fait un fix ?

ADA.- Je voudrais de la neige.

CAIN.- Pour trois piles.

EVA.- Le visage biangulaire de la lune triangulaire bouffe le trou rectangulaire de l'enfant rond.

espace
ABEL.- Tu veux voyager ?

TSILLA.- Tu as un trip ?

ABEL.- Pour trois petits billets.

EVA.- Le visage triangulaire de la lune rectangulaire bouffe le trou rond de l'enfant biangulaire.

espace →

ENOCH.- Tu veux de la neige ?

NEMA.- Je voudrais faire un fix.

ENOCH.- Pour trois piles et demie.

TSILLA.- Le visage rectangulaire de la lune ronde bouffe le trou biangulaire de l'enfant triangulaire.

espace →

ADAM.- Tu veux voyager ?

ADA.- Tu as un trip ?

ADAM.- Pour quatre petits billets.

EVA, TSILLA.- Le trou biangulaire du visage triangulaire bouffe la lune rectangulaire de l'enfant rond.

espace →

CAIN.- On fait un fix ?

TSILLA.- Je voudrais de la neige.

CAIN.- Pour quatre piles.

ADA.- Le trou triangulaire du visage rectangulaire bouffe la lune ronde de l'enfant biangulaire.

espace →

ABEL.- Tu veux voyager ?

NEMA.- Tu as un trip ?

ABEL.- Pour cinq petits billets.

EVA, TSILLA, ADA.- Le trou rectangulaire du visage rond bouffe la lune biangulaire de l'enfant triangulaire.

(espace) →

ENOCH.- Tu veux de la neige ?

EVA.- Je voudrais faire un fix.

ENOCH.- Pour quatre piles et demie.

NEMA.- L'enfant biangulaire du visage triangulaire bouffe le trou rectangulaire de la lune ronde.

(espace) →

ADAM.- On fait un fix ?

TSILLA.- Je voudrais de la neige.

ADA.- Pour cinq piles.

EVA, TSILLA, ADA, NEMA.- L'enfant triangulaire du visage rectangulaire bouffe le trou rond de la lune biangulaire.

(espace) →

NEMA.- Tu veux voyager ?

CAIN.- Tu as un trip ?

NEMA.- Pour six petits billets.

EVA.- L'enfant rectangulaire

TSILLA.- Du visage rond

ADA.- Bouffe le trou biangulaire

NEMA.- De la terre triangulaire.

(espace) →

EVA.- Tu veux de la neige ?

ABEL.- Je voudrais faire un fix.

EVA.- Pour cinq piles et demie.

CAIN.- Le visage biangulaire du trou triangulaire bouffe l'enfant rectangulaire de la lune ronde.

espace →

ADA.- Tu veux voyager ?

ENOCH.- Tu as un trip ?

ADA.- Pour sept petits billets.

ABEL.- Le visage triangulaire du trou rectangulaire bouffe l'enfant rond de la lune biangulaire.

espace →

NEMA.- On fait un fix ?

ADAM.- Je voudrais de la neige.

NEMA.- Pour six piles.

CAIN, ABEL, EVA, TSILLA, ADA, NEMA.- Le visage rectangulaire du trou rond bouffe l'enfant biangulaire de la lune triangulaire.

espace →

EVA.- Tu veux voyager ?

ADAM.- Tu as un trip ?

EVA.- Pour huit petits billets.

ENOCH.- Le visage rond de la lune biangulaire bouffe le trou triangulaire de l'enfant rectangulaire.

espace →

ADA.- Tu veux de la neige ?

ABEL.- Je voudrais faire un fix.

ADA.- Pour six piles et demie.

CAIN.- Le trou

ABEL.- rond du visage

ENOCH.- biangulaire

EVA.- bouffe la lune

TSILLA.- triangulaire

NEMA.- de l'enfant

ADA.- rectangulaire.

espace →

TSILLA.- Tu veux voyager ?

ENOCH.- Tu as un trip ?

TSILLA.- Pour neuf petits billets.

Tandis qu'Eva, Tsilla, Ada, Néma et Enoch se laissent rouler et glisser du plateau, et qu'Abel et Caïn restent couchés par terre, tous crient en même temps chacun sa phrase absurde.

EVA.- (en même temps) Le visage triangulaire de la lune rectangulaire bouffe le trou rond de l'enfant biangulaire.

TSILLA.- (en même temps) Le visage rectangulaire de la lune ronde bouffe le trou biangulaire de l'enfant triangulaire.

ADA.- (en même temps) Le trou triangulaire du visage rectangulaire bouffe la lune ronde de l'enfant biangulaire.

NEMA.- (en même temps) L'enfant biangulaire du visage triangulaire bouffe le trou rectangulaire de la lune ronde.

CAIN.- (en même temps) Le visage biangulaire du trou triangulaire bouffe l'enfant rectangulaire de la lune ronde.

ABEL.- (en même temps) Le visage triangulaire du trou rectangulaire bouffe l'enfant rond de la lune biangulaire.

ENOCH.- (en même temps) Le visage rond de la lune biangulaire bouffe le trou triangulaire de l'enfant rectangulaire.

Quand tous, sauf Abel et Caïn, ont disparu, Adam se lève.

ADAM.- L'enfant rond du visage biangulaire bouffe le trou triangulaire de la lune rectangulaire.

Adam s'écroule en riant. Il reste étendu près de la caisse à munitions d'Abel, les pieds vers le public.

Abel est couché, la tête contre le public, à gauche de la même caisse.

[Et à droite, parallèle à Abel, Caïn.

[Ils rient tous trois, puis se taisent.

[Silence. Adam relève la tête.

ADAM.- Un coq chante.

Adam se lève, prend la caisse à munitions d'Abel, se dirige vers le fond à droite, pose la caisse à un mètre du tas qu'ont fini par former le bidon de fer-blanc, la caisse de la croix-rouge et les trois autres caisses à munitions.

[Adam monte sur la caisse à munitions d'Abel et scrute le fond de la scène.

ADAM.- Le jour se lève.

CAIN.- Ils vont bientôt nous coller au mur.

ADAM.- Nous trouer la peau.

Adam descend de la caisse, regarde fixement les deux autres.

CAIN.- Ils m'ont torturé.

ABEL.- Moi aussi.

ADAM.- Moi pas.

CAIN.- Avec des cigarettes allumées.

ABEL.- Avec un rasoir.

Adam descend lentement vers les deux autres.

CAIN.- A force de tortures, j'ai tout avoué.

ABEL.- Je sais.

ADAM.- J'ai tout avoué, pour éviter la torture.

ABEL.- Je sais.

Adam baisse les yeux vers Abel.

ADAM.- Et toi ?

ABEL.- Je n'ai rien avoué.

CAIN.- Nous aurions dû nous retirer derrière les collines.

ABEL.- Nous ne nous sommes pas retirés derrière les collines.

Adam retourne vers le fond.

ADAM.- Les collines sont impraticables.

ABEL.- Nous avons été trahis.

CAIN.- Par nos amis.

ADAM.- Ils trahissent tous.

Adam s'assied sur la caisse à munitions d'Abel.

CAIN.- D'autres continueront le combat.

ABEL.- Sûrement.

ADAM.- Aucun combat n'est inutile.

ABEL.- Possible.

CAIN.- Si nous avons vaincu, nous aurions instauré la liberté.

ADAM.- La justice.

ABEL.- Nous serions devenus comme nos amis.

CAIN.- Tu n'as pas confiance en nous.

ABEL.- Je n'ai confiance en personne.

ADAM.- Même pas en toi-même ?

ABEL.- Même pas en moi-même.

Silence.

ADAM.- Un scientifique m'a dit que si la terre était plus petite, elle n'aurait pas d'atmosphère, et que si elle tournait plus près du soleil, elle se consumerait.

ABEL.- C'est probable.

ADAM.- La terre est une chance.

ABEL.- C'est évident.

CAIN.- L'homme est capable de penser.

ABEL.- Parfois.

CAIN.- Ses idées ne peuvent pas être fusillées.

ABEL.- Il semble.

CAIN.- Le monde meilleur est dans l'avenir

ABEL.- On le suppose.

ADAM.- Tu es pessimiste.

ABEL.- On va nous coller au mur.

Silence.

CAÏN.- Le jour s'est levé.

Du fond à droite arrive Enoch, casqué, mitraillette au poing.

ENOCH.- Debout.

Abel et Caïn se lèvent, dos au public. Adam se lève à son tour, s'avance lentement et s'arrête, face au public, entre les deux autres.

ENOCH.- Mains derrière la tête!

Adam, Caïn et Abel obéissent.

ENOCH.- Marche.

Adam fait demi-tour, passe le premier devant Enoch et s'éloigne vers le fond à droite, suivi de Caïn et enfin d'Abel. Quand les trois ont disparu, Enoch fait demi-tour; du côté du musicien nous parvient une rafale de mitraillette.

Enoch disparaît.

Au même instant Eva, Ada et Nema surgissent derrière le tas d'accessoires,

au fond du plateau.

Elles vont jusqu'à lui et s'arrêtent;
chacune porte un col de dentelle
et tient une partition à la main.

ADA.- Franz Schubert, "Le voyageur à la lune", opus 80, numéro un.

Eva, Ada et Néma chantent.

Toi dans le ciel, moi sur la terre,
Nous allons tous deux voyageant:
Moi triste et seul, toi douce et claire,
Nos sorts sont hélas divergents.

Par monts, par vaux, de ville en ville,
Si éloigné de mon pays,
Sans feu ni lieu, chassé, banni,
J'ai, moi, le vent pour tout asile.

Mais toi, baignant dans ta lumière,
Du soir jusqu'au lever du jour,
Tu gardes au long de ton parcours
Des cieux la voûte hospitalière.

Partout tu trouves un toit ami:
Il n'est pour toi ni froid, ni peur.
O bienheureux le voyageur
Qui, où qu'il aille, a sa patrie.

Quand elles ont fini de chanter,
elles jettent leurs partitions
dans le bidon de fer-blanc.
[Adam arrive de la gauche et pose
de biais par rapport au public
trois cubes de matière synthétique
sur le plateau.

En même temps, Abel arrive de la droite et pose, toujours de biais, trois autres cubes de matière synthétique sur le plateau.

Ada, Eva et Abel entrent par le fond et s'asseyent face au public sur les trois cubes de droite.

Néma, Adam et Enoch entrent par le fond et s'asseyent face au public sur les trois cubes de gauche.

[Abel pose un téléphone rouge par terre à côté de lui.

Tous portent des casques à écouteurs et ont les yeux fixés sur des moniteurs imaginaires à leurs pieds.

[Des cintres, un haut-parleur transmet des bruits de respiration amplifiés.

ADAM.- Plus rien à faire.

ABEL.- Ils sont cuits.

ENOCH.- Rideau.

NEMA.- Pauvres diables.

A gauche et à droite du tas d'accessoires au fond de la scène, on voit paraître Cain et Tsilla en combinaisons de cosmonautes. Leurs visages, derrière leurs casques spatiaux, sont invisibles. Dans leurs dos, ils portent des réservoirs d'oxygène.

[Nous ne percevons leurs voix qu'à travers le haut-parleur des cintres.

CAIN.- Nous ne pouvons plus décoller.

TSILLA.- Qu'est-ce qu'on va faire ?

CAIN.- Rien.

TSILLA.- Ils ne peuvent pas nous sauver.

CAIN.- Nous le savons tous les deux.

TSILLA.- Combien nous reste-t-il à vivre ?

CAIN.- Aucune idée.

TSILLA.- Nous avons perdu beaucoup d'oxygène ?

CAIN.- Sais pas.

ENOCH.- Ils n'en ont presque plus.

CAIN.- Liaison avec la terre ?

TSILLA.- Coupée. Tu crois qu'ils peuvent encore nous voir ?

CAIN.- Difficilement.

TSILLA.- Tu crois qu'ils peuvent nous entendre ?

CAIN.- Non.

NEMA.- Ils seraient bien étonnés.

ADAM.- Ils n'en ont plus pour longtemps.

TSILLA.- Nous sommes les premiers amoureux sur la lune. Nous devons nous marier dans trois semaines.

CAIN.- Sur la terre.

TSILLA.- On distingue très nettement le Texas, où nous devons nous marier.

ADA.- Une chic fille.

EVA.- Heureusement que j'ai attrapé la rubéole.

ADA.- Félicitations.

EVA.- C'est moi qui serais là-haut.

TSILLA.- Nous n'avons même pas fait l'amour ensemble.

CAIN.- Ça nous était interdit au centre d'entraînement où je t'ai connue.

TSILLA.- A cause des cellules reproductrices.

CAIN.- Il ne fallait pas que tu sois enceinte.

TSILLA.- A cause des rayons cosmiques.

CAIN.- Les pilules aussi étaient défendues.

TSILLA.- A cause des rayons cosmiques.

CAIN.- Ces maudits rayons cosmiques.

NEMA.- Le gin, par ici !

Abel lance une bouteille de gin
à Enoch, qui la lance à Néma.

TSILLA.- Ça m'aura valu d'être la première femme sur la lune.

CAIN.- Sur la Mare Serenitatis.

TSILLA.- Aimons-nous.

CAIN.- En combinaisons spatiales ?

TSILLA.- Il fait 180 degrés centigrade au sol.

EVA.- Il commence à faire pas mal chaud non plus par ici.

TSILLA.- Qu'est-ce que ça veut dire: Mare Serenitatis ?

CAIN.- Mer de la sérénité.

TSILLA.- En Europe aussi, il fait beau temps.

CAIN.- Il fait beau temps sur toute la terre.

ENOCH.- Pas besoin de monter sur la lune pour s'en apercevoir.

TSILLA.- "Tu veux partir ? Le jour n'est pas près de se lever.
C'était le rossignol et non pas l'alouette
Qui perçait à l'instant ta craintive oreille;
Il chante la nuit sur ce grenadier, là-bas."

EVA.- Mais qu'est-ce qu'elle récite ?

ABEL.- Shakespeare.

ENOCH.- Roméo et Juliette.

ADA.- Elle a toujours été snob.

CAIN.- Sacredieu, s'il n'y avait qu'un grenadier dans ce trou.

NEMA.- Il jure.

ADAM.- Il a toujours eu du poil où je pense.

espace →

TSILLA.- "Crois-moi, mon amour, c'était le rossignol".

EVA.- Encore Shakespeare.

ABEL.- Un salut à la patrie serait plus indiqué.

ADA.- On pourrait le transmettre à la presse.

CAIN.- Saloperie !

ABEL.- Il a dit "saloperie".

NEMA.- Coeur ?

ADAM.- Flanche.

TSILLA.- Je sais tout le monologue par coeur.

ADA.- Il ne manquait plus que ça.

TSILLA.- "Cette clarté là-bas n'est pas le jour, je t'assure:
C'est quelque météore que le soleil exhale."

CAIN.- Je n'ai presque plus d'air.

TSILLA.- Tu veux que je continue.²

CAIN.- Non.

TSILLA.- Retournons vers les débris de notre cabine spatiale.

CAIN.- Allons mourir.

Tsilla et Cain disparaissent au
fond du plateau.

ADAM.- Elle n'en a plus que pour quelques secondes: elle récite
trop.

On entend la voix de Tsilla à travers
le haut-parleur: " Pour te servir
de torche en cette nuit..."
Silence.

NEMA.- Coeur ?

ADAM.- Arrêt.

EVA.- Shakespeare terminé.

NEMA.- Amen.

Néma boit du gin.

ADA.- Santé.

EVA.- Moi, pour mourir, j'aurais chanté l'hymne national.

Néma braille la mélodie de l'hymne
américain.

ADAM.- Ta gueule !

Des paroles inintelligibles sortent
du haut-parleur.

ADAM.- Il essaie de prononcer ses dernières paroles.

ABEL.- Des paroles incompréhensibles.

ENOCH.- Pas l'air très convenable.

ADAM.- Quelque chose comme "vive la patrie !"

EVA.- Transmettez à la presse !

ADA.- Transmis.

Des gémissements sortent du haut-
parleur.

NEMA.- Faites mon Dieu qu'il ne jure pas !

La voix de Caïn sort péniblement
du haut-parleur: "F...p..."

CAIN.- Si maintenant il crie "putain de connerie" c'en est
fait du vol sur Mars.

Le cri de Caïn sort enfin du haut-
parleur: "Patrie".

ADAM.- Sauvé.

ENOCH.- La presse va jubiler !

NEMA.- Ces deux là-haut, la nation s'en souviendra.

ADA.- Plutôt.

ABEL.- Une fin héroïque c'est ce qu'on pouvait leur souhaiter de mieux.

EVA.- Et comment.

ADAM.- Appelez la direction spatiale.

Abel saisit le téléphone et y déverse des paroles inintelligibles.
[A travers le haut-parleur, un dernier gémissement.

NEMA.- Coeur.²

ADAM.- Arrêt.

EVA.- Bien, prière.

Adam, Abel, Enoch, Eva, Ada, Néma se lèvent. Abel reste au téléphone.

ADAM, ABEL, ENOCH, EVA, ADA, NEMA.-

"Notre père qui es aux cieux,
que Ton nom soit sanctifié,
que Ton règne vienne,
que Ta volonté soit faite
sur la terre comme au ciel".

ABEL.- Mes enfants, le vol sur Mars aura lieu !

ENOCH.- Allons vers la presse.

Abel laisse le téléphone rouge par terre. Néma, sa bouteille de gin.

Eva, Ada, Néma, Abel et Enoch sortent au fond à droite en jetant leurs écouteurs sur le tas d'accessoires.

Adam y jette également son écouteur, puis regarde le plateau autour de lui.

ADAM.- Néma.

Silence.

ADAM.- Néma.

Néma arrive de la gauche, s'empare du troisième cube de matière synthétique à gauche.

ADAM.- Néma.

Néma transporte le cube vers le fond et le pose sur le [] banc.

NEMA.- Qu'est-ce que tu cherches ici ?

ADAM.- Je suis ton père.

NEMA.- Je ne suis pas idiote.

Elle va chercher le second cube à gauche.

ADAM.- Qu'est-ce que ça signifie ?

NEMA.- Je le sais bien, que tu es mon père.

Elle pose le second cube sur le banc.

ADAM.- Rentre tout de suite à la maison !

NEMA.- Je ne suis pas idiote.

Elle va chercher le troisième ^{cube} à gauche.

ADAM.- Tu n'as que dix-sept ans.

NEMA.- Seize et demi.

Elle pose le troisième cube devant le banc.

ADAM.- Tu dois m'obéir.

NEMA.- Je ne suis pas idiote.

ADAM.- J'appelle la police.

Nema dévisage son père, siffle entre ses doigts.

Enoch, Cain et Abel arrivent du fond à gauche.

CAIN.- Eh bien quoi ?

NEMA.- Non mais vous l'avez regardé ?

ENOCH.- Qui c'est ?

NEMA.- Mon vieux.

ABEL.- Eh ben, comme bourgeois.

Enoch s'allonge à gauche, Cain s'assied à côté du tas d'accessoires, Abel s'appuie aux deux cubes sur le banc.

Tous trois fixent Adam d'un air provocant.

ADAM.- Néma, pour l'amour de Dieu, qui sont ces vauriens ?

ENOCH.- Non mais il débite la Bible, celui-là ?

NEMA.- La routine: il fait des sermons tous les dimanches.

Néma se couche entre les genoux d'Enoch.

CAIN.- Catholiques ou protestants ?

Eclats de rire.

Tsilla surgit à droite d'Abel.

Abel lui passe le bras autour de la taille.

ADAM.- Qui sont ces gens ?

TSILLA.- Nous sommes la commune deux, deux, deux.

Eclats de rire.

NEMA.- Bouclez-la une minute.

On entend brailler un enfant.

NEMA.- Tu entends papi ?

ADAM.- Un enfant.

NEMA.- Mon enfant.

ADAM.- Mon Dieu, Néma.

NEMA.- Ah fiche-moi la paix avec ton Dieu. Il me dégoûte autant que toi.

ADAM.- Qui est le père ?

Enoch, Caïn et Abel lèvent la main
en même temps.

ADAM.- Qu'est-ce que ça veut dire ?

NEMA.- Non mais tu es complètement sclérosé ? Ça veut dire qu'un des trois est le père de mon enfant, mais que je ne sais pas qui parce que je couche avec tous les trois.

ADAM.- Néma, tu es ma fille.

NEMA.- Qui est la fille de qui n'a aucune importance.

Adam s'assied sur le cube du
milieu, à droite.

ADAM.- Dans ce monde effroyable où tu vis je n'ose même pas prononcer le nom de Dieu, en qui je crois.

NEMA.- Je te le déconseille vivement d'ailleurs.

ADAM.- Je t'aime, Néma.

ABEL.- Moi aussi.

CAIN.- Moi aussi.

ENOCH.- Moi aussi.

ADAM.- Tu es mon enfant, Néma. Rentre à la maison de tes parents et amènes-y ton enfant.

NEMA.- Les gars, faut que j'aïlle allaiter le petit.

Néma se lève.

NEMA.- Et puis d'ailleurs débarrassez-moi de ce vieux con.

Nema sort par la gauche.

CAIN.- Debout, croulant.

ADAM.- Je ne suis pas un croulant: j'ai quarante ans.

ABEL.- A quarante ans on est un croulant.

ADAM.- Vous allez me relâcher Tsilla.

ENOCH.- Elle est libre.

ADAM.- J'appelle la police.

CAIN.- Le temps qu'elle arrive, et elle se sera évaporée dans une autre commune, ta Tsilla.

ADAM.- Je suis son père.

TSILLA.- Ecoutez-moi bien, croulant: vous avez votre monde, et nous le nôtre. Nous en avons assez de vivre dans le monde

que vous nous avez fait, et d'obéir aux lois que vous avez inventées, et de nous laisser frustrer par vos tabous et votre morale. Vous êtes payé par un Etat qui tue. On s'en fout, de votre Etat. Il y a du sang invisible collé à vos frusques. Les nôtres sont seulement sales. Vous prêchez l'amour, mais nous, nous vivons dans l'amour: voilà toute la différence. Pendant deux mille ans, vous avez eu votre chance, et maintenant nous avons la nôtre, de chance. C'est clair ?

Tsilla sort par le fond à gauche.

ENOCH.- Bon, là-dessus moi je vais m'allonger avec Néma.

Enoch sort par la gauche.

CAIN.- Moi aussi.

Cain sort par la gauche.

Abel s'avance d'un pas nonchalant vers Adam.

ABEL.- Tirez-vous vieille ganache. Et ne remettez plus les pieds par ici. Allez au cimetière. Entraînez-vous à la position horizontale.

Adam se lève, et sort en courant par le fond à droite.

Abel va s'accroupir à l'avant de la scène, bien au milieu.

Abel écrit quelque chose avec son doigt sur le sol.

Ada arrive de la droite.

Elle est vêtue comme dans sa première scène avec Abel: chapeau asiatique, étoffe noire autour des reins, petit bol dans les mains.

que vous nous avez fait, et d'obéir aux lois que vous avez inventées, et de nous laisser frustrer par vos tabous et votre morale. Vous êtes payé par un Etat qui tue. On s'en fout, de votre Etat. Il y a du sang invisible collé à vos frusques. Les nôtres sont seulement sales. Vous prêchez l'amour, mais nous, nous vivons dans l'amour: voilà toute la différence. Pendant deux mille ans, vous avez eu votre chance, et maintenant nous avons la nôtre, de chance. C'est clair ?

Tsilia sort par le fond à gauche.

ENOCH.- Bon, là-dessus moi je vais m'allonger avec Néma.

Enoch sort par la gauche.

CAIN.- Moi aussi.

Cain sort par la gauche.

Abel s'avance d'un pas nonchalant vers Adam.

ABEL.- Tirez-vous vieille ganache. Et ne remettez plus les pieds par ici. Allez au cimetière. Entraînez-vous à la position horizontale.

Adam se lève, et sort en courant par le fond à droite.

Abel va s'accroupir à l'avant de la scène, bien au milieu.

Abel écrit quelque chose avec son doigt sur le sol.

Ada arrive de la droite.

Elle est vêtue comme dans sa première scène avec Abel: chapeau asiatique, étoffe noire autour des reins, petit bol dans les mains.

ADA.- Que fais-tu ?

ABEL.- J'écris son nom.

Ada s'assied auprès d'Abel.

ADA.- Quand l'ont-ils ramené ?

ABEL.- Il y a une heure.

ADA.- Puis-je le voir ?

ABEL.- Non.

ADA.- Je voudrais le voir.

ABEL.- Il vaut mieux que tu ne le voies pas.

ADA.- Je savais qu'il tomberait.

ABEL.- Moi aussi je savais.

ADA.- Est-ce que nous avons vaincu ?

ABEL.- Non.

ADA.- Est-ce que nous avons été vaincus ?

ABEL.- Non.

ADA.- Est-ce que nous vaincrons un jour ?

ABEL.- Non.

ADA.- Est-ce que nous serons vaincus un jour ?

ABEL.- Non.

ADA.- Alors cette guerre est absurde.

Silence.

ADA.- Tu ne m'as pas frappée.

ABEL.- Non.

Silence.

On entend une flûte.

ADA.- Tu as donné sa flûte à qui ?

ABEL.- Au fils du voisin.

ADA.- Il sera appelé lui aussi ?

ABEL.- Dans trois semaines.

ADA.- Il tombera lui aussi.

ABEL.- Lui aussi.

Silence.

ABEL.- Tu as encore du riz ?

ADA.- Non.

ABEL.- De la farine de soja ?

ADA.- Une poignée.

ABEL.- Je n'ai pas faim.

ADA.- Moi non plus.

ABEL.- On mangera demain.

Abel tourne le dos à Ada.

ADA.- Vous allez l'enlever ?

ABEL.- C'est déjà fait.

ADA.- Je peux voir sa tombe ?

ABEL.- Il n'y a pas de tombe.

ADA.- Pourquoi ?

ABEL.- La terre est trop dure pour creuser des tombes.

ADA.- Alors il sera dévoré par les fourmis.

ABEL.- Il ne sera pas dévoré.

ADA.- Vous l'avez brûlé ?

ABEL.- La fumée nous aurait trahis.

ADA.- Vous en avez fait quoi ?

ABEL.- Nous l'avons jeté dans la rivière.

ADA.- La rivière est à moitié tarie.

ABEL.- Les pluies ne sont pas venues.

ADA.- Elle est pleine de crocodiles.

ABEL.- Il est mort.

Du côté du musicien, un bruit
d'avions.

Ada lève les yeux.

ADA.- Des avions.

Abel et Ada sortent par le fond
à gauche.

Au même instant, Adam paraît au
fond à droite, portant une chaise
longue. Il commence à suivre les
avions du regard, puis il traverse
lentement la scène tout en parlant
et cherche une place pour installer
sa chaise longue au soleil.

ADAM.- J'ai quatre-vingt-sept ans. Je m'appelle Adam. J'ai
voulu changer le monde. Je voyais son injustice. Je voyais
la misère des pauvres, la cupidité des riches. Je compris
qu'il y avait des exploités et des exploités. Je m'ins-
crivis au syndicat. Je me mis à me battre pour la classe
ouvrière. Je luttais pour de meilleurs salaires, pour une
réduction des heures de travail, pour des vacances payées,
pour une retraite équitable. Je collai des affiches, tins des
discours, organisai des manifestations, des grèves. Je fus
arrêté et incarcéré; puis je fus élu au parlement, et j'entrai
au gouvernement. Le monde fut changé. Les ouvriers obtinrent
de meilleurs salaires, une réduction des heures de travail,
des vacances payées, une retraite équitable. Les impôts
des riches furent augmentés, la misère disparut, mais l'homme
ne devint pas plus heureux. Le monde nouveau n'était pas
meilleur, ni même plus juste. Chaque fois qu'une injustice
disparaissait, une autre s'incrétait à sa place. L'homme
était devenu plus libre, mais sa liberté ne le libérait
pas. Il possédait davantage qu'il n'avait jamais possédé,
mais surtout, il se possédait maintenant lui-même. Il se
trouvait face à lui-même et ne savait que faire de soi.

Lorsque j'eus compris cela, je démissionnai de mon poste, parce que moi aussi je ne savais plus que faire de moi.

Adam s'assied sur sa chaise
longue devant à gauche.

Maintenant j'ai un lac devant les yeux et j'observe les cygnes. Je me trouve dans un asile d'aliénés. Le médecin qui me traite est un fils d'ouvrier. Il a pu faire des études grâce à moi. Aujourd'hui il me regarde avec pitié. Un fou.

Au fond à droite paraît Enoch
en imperméable. Il regarde ^{pensivement} les
trois cubes à droite.

ENOCH.- J'ai quatre-vingt-huit ans. Je m'appelle Enoch. Je suis atomiste et cosmologue.

Enoch s'empare du premier des
trois cubes et le regarde pensivement.

ENOCH.- J'ai exploré l'intérieur de l'atome...

Enoch pose le premier cube au
milieu de la scène, saisit le
second cube, qu'il regarde toujours
aussi pensivement.

ENOCH.- J'ai étudié la constitution du soleil...

Enoch pose le second cube à
droite du premier cube, à vingt
centimètres environ de distance,
puis saisit le troisième cube et
le regarde pensivement.

ENOCH.- J'ai essayé de saisir la structure de l'univers.

Enoch pose le troisième cube sur les deux autres et les considère tous les trois pensivement. Adam se lève à droite de la scène et déplace ostensiblement sa chaise-longue de manière à lui tourner le dos. Il se rassied.

Enoch s'assied sur le second cube et s'appuie de la main droite sur le troisième cube.

ENOCH.- J'alimentai de mes observations les computers. Les computers me retournèrent des formules que j'étais tout juste encore en mesure de déchiffrer. Je continuai mes recherches. Je rassemblai de nouvelles observations. J'alimentai de nouveau les computers, lesquels me retournèrent une formule, que les computers étaient seuls encore en mesure de déchiffrer, sans les comprendre. Aujourd'hui je ne cesse d'avoir les yeux fixés sur cette formule qui me fut livrée par les computers, sur cette formule qui contient l'ultime secret de l'univers, peut-être Dieu, sur cette formule qui a un sens que je ne comprends pas, sur la formule dénuée de sens de l'univers.

Du fond à gauche arrive Abel avec un pliant. Il s'arrête au milieu de la scène, fixe le public comme un peintre examinant un paysage, s'avance jusqu'à lui, bien au centre, et s'assied sur son pliant.

ABEL.- J'ai quatre-vingt-neuf ans. Je m'appelle Abel. Je suis peintre. J'ai commencé par l'homme. Je peignais des riches et des pauvres, d'honorables citoyens et des crapules, des poètes, des vagabonds, des compositeurs et des ivrognes.

Puis je peignis les travaux des hommes, leurs horribles bâtiments, leurs inquiétantes machines. Là-dessus je peignis des paysages, d'abord avec des hommes, puis sans hommes. Enfin je trouvai indigne de moi de simuler par la peinture quelque chose de spatial. Je renonçai à la perspective et commençai à ne peindre que des compositions de couleurs. Finalement je ne peignis plus que des cercles et des triangles, sans les remplir de couleurs, ainsi que des lignes, jusqu'au moment où je laissai vide la toile. C'est ainsi que la peinture me semblait encore la plus honnête. Après des années toutefois, quand j'eus exposé une toile vide après l'autre, je trouvai superflue aussi la toile et me contentai d'exposer des cadres vides. Je trouvais qu'en somme le néant seul était encore représentable. J'atteignis des prix insensés avec mes cadres vides, et ils sont accrochés dans de nombreux musées. Lorsque j'abandonnai toutefois à leur tour les cadres, afin de représenter encore plus parfaitement le néant, je ne trouvais plus personne pour m'acheter mes tableaux. Aujourd'hui je m'assieds ici sur la rive du lac et je peins des tableaux en écartant par la pensée le lac et la rive et en ne gardant devant moi que le néant. Mon infirmier trouve mes tableaux merveilleux, le médecin-chef me tape parfois sur l'épaule pour me témoigner son admiration. Je suis satisfait de mon sort et fier du travail accompli. J'ai rempli intégralement la tâche artistique que je m'étais fixée.

Au même instant, Cain entre d'un pas rapide et militaire, une chaise pliante de jardin sous le bras droit. Venant de la gauche, il traverse d'abord le milieu de la scène jusqu'à droite, pivote sèchement sur lui-même, se rend vers l'avant à droite, déplie sa chaise à côté du téléphone rouge qui traîne là depuis la scène d'exploration spatiale, claque les talons et s'incline avec

Cain porte un costume brun et un chapeau comme en porte^{nt} les officiers ou les chasseurs à la retraite.

CAIN.- Je m'appelle Cain. J'ai quatre-vingt-dix ans. C'est tout ce que je sais du monde actuel, grâce à un homme vêtu d'une blouse blanche qui vient de me l'apprendre. J'aime bien les jardins, mais pas ce jardin-là où je suis assis: mon jardin. J'aime les fleurs...

Cain commence à tourner mécaniquement autour de sa chaise.

CAIN.- Les tulipes, les pavots, les pieds-d'alouette, les lupins, les cosmos, les tagètes, les phlox, les zinnias, les myosotis, les glaïeuls, les mauves, les tournesols.

Cain s'assied sur la chaise de jardin.

CAIN.- Mais ce que j'aime par-dessus tout, c'est les roses.

Cain croise non sans quelque peine sa jambe droite sur sa jambe gauche.

CAIN.- J'ai toujours aimé les fleurs. A côté du camp il y avait un jardin spécialement beau, et les prisonniers le fumaient, le bêchaient et le sarclaient avec le plus grand soin. Malheureusement, les prisonniers changeaient trop souvent. Chaque jour à midi je me plantais à côté des chambres à gaz et dans mon uniforme d'officier, je regardais comment on y enfournait par longues colonnes les prisonniers, tous nus: hommes, femmes et enfants. Je faisais creuser des fosses communes et une fois pleines, je les faisais aplanir. Ensuite j'y plantais mes fleurs. Je traitais humainement les prisonniers. Mes jardins s'étendaient toujours plus loin dans la plaine. Ils reluisaient et prospéraient.

Cain ôte son chapeau et essuie
la sueur ^{sur} ~~de~~ son bord intérieur
avec un mouchoir.

CAIN.- Jamais je n'ai vu de plus belles tulipes, de plus beaux pavots, de plus beaux pieds-d'alouette, de plus beaux lupins, de plus beaux cosmos, de plus beaux tagètes, de plus beaux phlox, de plus beaux zinnias, de plus beaux myosotis, de plus beaux glaïeuls, de plus beaux tournesols, de plus belles mauves, et plus jamais les roses n'ont été si belles.

Cain regarde en direction d'Abel.

CAIN.- De plus je possédais de véritables merveilles d'asters.

Comme Abel ne réagit pas, Cain pose soigneusement son chapeau sous sa chaise.

CAIN.- J'aime les fleurs, et parce que j'ai aimé les fleurs toute ma vie, j'ai toujours été, toute une vie durant, un homme bon. J'aime les fleurs, j'aime les fleurs, j'aime les fleurs.

Adam se lève et, laissant sa chaise-longue, sort à gauche.

En même temps, Abel se lève, prend son pliant et sort également à gauche.

En même temps, Enoch se lève, abandonne avec indifférence sa construction de cubes et sort au fond à gauche.

Cain se lève, retire sa veste, l'accroche au dossier de sa chaise pliante,

repousse celle-ci vers la gauche, s'assied de biais par rapport au public et regarde à travers un verre fumé quelque chose en haut à gauche.

[Eva arrive du fond à droite. Elle a passé un peignoir de bain léger par-dessus sa robe, elle tient un journal, elle porte des lunettes de soleil et un protège-nez.

[Eva tourne la chaise-longue d'Adam en direction de Cain, s'y installe et commence à lire son journal.

[Durant toute la scène, le musicien battra doucement les cinq premières mesures de la Cinquième sur sa grosse caisse.

EVA.- Tu fais quoi ?

CAIN.- J'observe le soleil.

EVA.- Pourquoi faire ?

CAIN.- Ils en ont parlé aux informations.

EVA.- Ah ?

Coup de grosse caisse étouffé.

CAIN.- Tu fais quoi ?

EVA.- Je lis le journal.

CAIN.- Pourquoi faire ?

EVA.- La bourse.

CAIN.- Ah.

Coup de grosse caisse étouffé.

CAIN.- Il a de nouveau raté ses examens.

EVA.- Il ne lui manquait que deux points.

CAIN.- Pour la troisième fois.

EVA.- C'est un enfant retardé.

CAIN.- Surtout fiche-moi la paix avec ma prothèse.

EVA.- Quand tu me ficheras la paix avec mon fils.

Coup de grosse caisse étouffé.

CAIN.- Celui-là avec son éternelle Cinquième.

EVA.- Toi avec ton éternelle bonne.

CAIN.- Je n'aime pas ces taches.

EVA.- Où ?

CAIN.- Sur le soleil.

EVA.- Et alors ?

CAIN.- Nous sommes fin novembre, et il fait toujours aussi chaud.

Coup de grosse caisse étouffé.

EVA.- Tu as vendu les actions de la fabrique de machines ?

Coup de grosse caisse étouffé.

CAIN.- Si on regarde le soleil à travers un verre fumé, on les distingue très nettement.

EVA.- Elles baissent chaque jour.

CAIN.- La luminosité d'Uranus a doublé.

EVA.- Quel rapport avec les actions de la fabrique de machines ?

CAIN.- Si la luminosité d'Uranus a doublé, c'est que l'éclat du soleil a augmenté.

EVA.- Est-ce que tu m'écoutes ?

CAIN.- Le soleil est une naine jaune.

Coup de grosse caisse étouffé.

EVA.- Donc tu n'as pas vendu les actions de la fabrique de machines

CAIN.- J'ai vendu qui ?

EVA.- Les actions de la fabrique de machines.

CAIN.- Et pourquoi ça ?

EVA.- Parce qu'elles sont en baisse.

CAIN.- Elles remonteront.

EVA.- La fabrique de machines est sur la liste noire.

CAIN.- Elle fabrique des armes

EVA.- C'est peut-être toi qui a raison.

Eva plie son journal.

Cain regarde à travers son verre
fumé.

Coup de grosse caisse étouffé.

CAIN.- Complètement couvert de taches.

EVA.- Ils ont de nouveau détourné un jumbo-jet.

CAIN.- Heureusement que les astronomes assurent que le soleil
est stable.

EVA.- Avec deux cent-quatre-vingts passagers à bord.

CAIN.- Une naine jaune et stable.

EVA.- Ils l'ont fait sauter en l'air.

CAIN.- Stable comme les actions de la fabrique de machines.
Il faut simplement se garder de les vendre en période de fluc-
tuations.

Deux coups brefs de grosse caisse.

Cain pose le verre fumé par terre,
à côté du téléphone rouge.

CAIN.- Je ne peux tout simplement plus supporter cette éter-
nelle Cinquième.

EVA.- Tu aimerais sans doute mieux une marche militaire.

CAIN.- Tu ne veux vraiment pas me fichier la paix avec ma prothèse ?

EVA.- Tu n'as pas voulu me fichier la paix avec mon fils.

CAIN.- Celui-là qu'il aille se faire.

EVA.- Ta bonne aussi.

Un coup de grosse caisse étouffé,
puis batterie: elle se transforme
en "orage".

Cain tend la main.

CAIN.- Il se prépare un orage.

EVA.- Enfin.

CAIN.- Il commence à pleuvoir.

EVA.- Dieu merci.

Eva et Cain se lèvent.

Eva prend la chaise-longue et la
pose sur le tas d'accessoires au
milieu du fond.

Cain remet sa veste, va vers le fond
à gauche, où Adam, en blouse blanche
comme en portent les hommes de science,
lui tend depuis la rampe une casquette
de général.

Cain la met sur sa tête.

Adam remet à Eva un bloc sténo comme
en utilisent les secrétaires.

Eva reste à côté du tas d'accessoires
à gauche de la scène.

Cain va se planter, sa casquette
de général sur la tête, devant à
gauche.

Du fond à gauche surgit Abel, con-
duit par Ada qui porte au cou une tri-
ple rangée de perles.

Abel, durant toute la scène qui suit,
parle avec un calme inquiétant.

ABEL.- Un scandale, ces cyclones.

ADA.- Calme-toi, mon chéri.

Abel s'assied sur la chaise de
jardin tout à droite où Caïn, il
y a quelques minutes, était assis.

ABEL.- Déjà quatre, cette semaine, sur la côte est, et cinq
dans le Pacifique.

ADA.- Calme-toi, mon chéri.

ABEL.- Quinze jours que nous vivons dans un bunker.

ADA.- Calme-toi, mon chéri.

ABEL.- Un tiers de la population tué.

ADA.- Avec l'explosion démographique, ça n'a guère d'importance.

ABEL.- Déjà six porte-avions engloutis.

Caïn fait le salut.

CAÏN.- Des modèles périmés.

ABEL.- Fermez votre clapet, chef d'état-major général.

Caïn fait le salut.

CAÏN.- Bien monsieur le Président.

ADA.- Calme-toi, mon chéri.

ABEL.- Mes troupes pataugent dans la jungle.

Cain fait le salut.

CAIN.- Celles de l'ennemi aussi.

ABEL.- Fermez votre clapet, chef d'état-major général.

Cain fait le salut.

CAIN.- A vos ordres monsieur le Président.

ADA.- Calme-toi mon chéri, sinon ton infarctus...

ABEL.- Je n'ai pas à m'occuper de mon infarctus, mais de mon pays. Je suis le Président.

Cain fait le salut.

CAIN.- Bien monsieur le Président.

ABEL.- Chef d'état-major général, je vous ai fait venir ici pour me conseiller, et non pour vous entendre me dire "bien monsieur le Président" et "à vos ordres monsieur le Président".

Cain fait le salut.

CAIN.- A vos ordres monsieur le Président.

ABEL.- Conseillez-moi que diable!

CAIN.- Neuf cyclones en une semaine ne suffisent pas à ébranler notre pays.

ABEL.- Dehors il flotte et tonne sans arrêt et il fait une chaleur tropicale.

ADA.- Calme-toi mon chéri, au Congo il neige.

Contrairement au président, sa femme donne une impression d'énergie; le général, une impression d'insouciance.

ABEL.- Fermez votre clapet, chef d'état-major général.

Caïn fait le salut.

CAIN.- Bien monsieur le Président.

ABEL.- Nous ne pouvons plus nous passer d'air conditionné.

ADA.- Il y a toujours eu des catastrophes naturelles, mon chéri.

ABEL.- Fermez votre clapet, chef d'état-major général.

Caïn fait le salut.

CAIN.- A vos ordres monsieur le Président.

Ada prend un ton énergique.

ADA.- Calme-toi, mon chéri.

ABEL.- Je ne veux pas me calmer.

ADA.- Mademoiselle !

EVA.- Madame la Présidente ?

ADA.- Les gouttes du Président.

EVA.- Tout de suite, madame la Présidente.

ABEL.- Je ne veux pas de gouttes.

EVA.- Je vous en prie, monsieur le Président.

ABEL.- Foutez-moi le camp.

EVA.- Bien, monsieur le Président.

Cain fait le salut.

CAIN.- Monsieur le Président...

ABEL.- Fermez votre ...

Cain fait le salut.

CAIN.- Bien monsieur le Président.

ABEL.- Mademoiselle.

EVA.- Monsieur le Président?

ABEL.- Le professeur.

EVA.- Je vous en prie, monsieur le Président.

ABEL.- Faites entrer cette tête d'oeuf.

EVA.- Bien, monsieur le Président.

Adam entre par la gauche en
tablier blanc de professeur. Il
souffre d'une affection nerveuse
et hoche continuellement la tête.

Caïn fait le salut.

CAIN.- Monsieur le Président.

ABEL.- Clapet.

Caïn fait le salut.

CAIN.- Bien monsieur le Président.

ADAM.- Monsieur le Président ?

ABEL.- Professeur, vous êtes mon conseiller scientifique personnel.

ADAM.- Je crois, monsieur le Président.

ABEL.- Je crois ! Tout le monde a des croyances, ici ! Je veux du savoir. Des données précises, des connaissances exactes, scientifiques.

ADAM.- Je vous en prie, monsieur le Président.

ABEL.- Arrêtez les cyclones.

ADAM.- Impossible.

ABEL.- Pour le président de la nation la plus puissante du monde, le mot "impossible" n'existe pas.

ADA.- Calme-toi, mon chéri.

ADAM.- Et pourtant, c'est impossible.

ABEL.- Tête d'oeuf, je mets à votre disposition tout le potentiel militaire, technique et financier du pays. Il y va de la liberté. Si l'on n'arrête pas ces cyclones, c'est moi qui devrai/ lâcher la guerre de jungle. Compris tête d'oeuf ?

ADAM.- Contre des cyclones de cette espèce, tout le potentiel militaire, technique et financier de l'humanité entière serait impuissant, monsieur le Président.

ABEL.- Est-ce que votre mère était imbécile ou votre père complètement idiot ?

Adam se tait, mais sous le coup de l'énervement, il hoche encore plus fougueusement la tête.

Cain éclate de rire.

ADA.- Ne t'énervé pas, mon chéri.

ABEL.- Nous allons droit vers la défaite.

Adam jette un coup d'oeil furieux à Cain.

ADAM.- Je ne suis pas expert militaire, monsieur le Président.

ABEL.- Mon chef d'état-major est un crétin, et mon expert scientifique est aussi un crétin.

ADA.- Ne t'énervé pas mon chéri.

ABEL.- Je ne m'énervé pas. Il y a longtemps que j'ai renoncé à m'énervé. Je suis calme. Glacial et calme. Mais je vous prie, professeur, de penser à l'effondrement de la bourse si nous devons lâcher la guerre de jungle.

ADAM.- J'en suis conscient, monsieur le Président.

ABEL.- Des millions de gens perdront leurs économies.

ADAM.- J'en suis conscient, monsieur le Président.

ABEL.- Alors.

ADAM.- Malgré ça je suis impuissant, monsieur le Président.

ADA.- Ne t'énerve pas, mon chéri.

ABEL.- Fermez votre clapet, chef d'état-major général.

Cain fait le salut.

CAIN.- A vos ordres monsieur le Président.

Adam se dandine vers le président.

ADAM.- Le soleil manifeste une activité exceptionnelle et montre des taches solaires d'une dimension sans précédent.

ABEL.- M'est égal.

ADAM.- Un professeur de la Temple University de Philadelphie est d'avis qu'il s'apprête à expulser une partie de sa matière.

ABEL.- Tant mieux.

Adam en oublie de hocher la tête.

ADAM.- Cela signifierait la fin de notre planète.

Abel se lève lentement et s'avance non moins lentement sur Adam, qui recule vers le milieu à droite en hochant fougueusement la tête.

[Tous deux se font face.

ABEL.- Si le soleil explose, tête d'oeuf, je vous en rendrai responsable.

ADAM.- Monsieur le Président.

ADA.- Ne t'énerve pas, mon chéri.

ABEL.- Ta gueule.

ADAM.- Ma parole, Monsieur le Président, le soleil n'explosera pas. Il est stable et il a encore devant lui quelques billions d'années de stabilité. Ce professeur de la Temple University de Philadelphie est un fou mondialement connu.

Abel secoue la main d'Adam, puis s'avance lentement sur Caïn.

ABEL.- Je serais bien content d'avoir une fois parmi mes conseillers quelqu'un qui ne soit pas un fou mondialement connu.

Caïn fait le salut.

CAIN.- Bien monsieur le Président.

ADA.- Ne t'énerve pas, mon chéri.

ABEL.- Mademoiselle !

EVA.- Monsieur le Président !

ABEL.- Conduisez-moi dans ma chambre.

EVA.- Je vous en prie, monsieur le Président.

Eva emmène Abel vers le fond à gauche.

ABEL.- J'ai besoin de mes gouttes.

EVA.- Cela va de soi, monsieur le Président.

Ils disparaissent tous deux.

ADA.- Messieurs, puis-je vous prier au lunch ?

Ada sort vers la gauche; Adam et Cain la suivent.

Pendant ce temps, Enoch surgit du fond à droite et regarde la scène autour de lui.

Il se dirige vers les trois cubes qu'il avait érigés comme physicien et les lance vers le fond au-delà de la rampe, de sorte qu'ils disparaissent ^{de} notre vue.

Puis Enoch va chercher la chaise de jardin devant à droite, revient sur ses pas et l'envoie rejoindre les cubes.

Après quoi, il fait dégringoler de la rampe les trois cubes restants, les quatre caisses à munitions, le bidon de fer-blanc et la caisse de la croix-rouge.

Et pour finir il jette le banc par-dessus le tas.

Enoch regarde autour de lui.

Sur la scène, il ne reste plus que quelques accessoires: à gauche du centre, la bouteille de gin; devant au milieu, un casque et une bande-cartouchière; devant à droite, un chapeau, un téléphone rouge et un verre fumé; au milieu de la scène, des journaux et un magazine de mode; au milieu du fond, des casques à écouteurs et une autre bande-cartouchière.

Enoch s'avance et s'assied sur la rampe, à mi-distance entre le milieu et la gauche.

Tsilla arrive de la gauche et regarde autour d'elle.

TSILLA.- La maison est comme rasée.

ENOCH.- Les cyclones ont balayé tout ce qui dépassait du sol.

Tsilla ramasse des journaux.

ENOCH.- A quoi bon ramasser tout ça.

Tsilla continue de ramasser des journaux.

ENOCH.- J'avais construit cette maison pour nous.

TSILLA.- Pour nous et nos enfants.

ENOCH.- La fabrique de machines où je travaillais est également détruite.

Tsilla pose soigneusement les
journaux au milieu du fond.

TSILLA.- Je te faisais toujours des signes quand tu partais
travailler.

ENOCH.- Le vieux Gisinger te faisait la cour.

TSILLA.- Avec moi il en a été pour ses frais.

ENOCH.- Le jeune Gisinger aussi t'a fait la cour.

TSILLA.- Lui aussi en a été pour ses frais.

ENOCH.- Maintenant ils sont morts tous les deux.

TSILLA.- Des milliers de gens sont morts.

ENOCH.- Des millions.

Tsilla s'assied par terre au fond
un peu à droite, les bras croisés
sur ses jambes.

TSILLA.- Au prochain cyclone, il n'y aura plus d'abri.

ENOCH.- Plus d'abri pour personne.

Silence.

ENOCH.- Le gouvernement affirme que ce n'est pas la fin du
monde.

TSILLA.- Il ment.

ENOCH.- Tu en es sûre ?

TSILLA.- Et tu le sais.

ENOCH.- Je le sais.

TSILLA.- Nous le savons tous les deux.

Silence.

ENOCH.- Nous n'aurons pas d'enfants.

TSILLA.- Personne n'aura plus d'enfants.

Silence.

ENOCH.- Le soleil nous a lâchés.

TSILLA.- Nous pensions que le soleil ne nous lâcherait jamais.

ENOCH.- La terre aurait pu être plus heureuse.

TSILLA.- Les hommes auraient dû être plus justes.

ENOCH.- Les hommes ont tout fait de travers.

TSILLA.- Les hommes ont ^(beaucoup de choses) beaucoup fait de travers.

Silence.

ENOCH.- Ça n'a plus guère d'importance.

TSILLA.- Plus rien n'a d'importance.

Silence.

ENOCH.- Je t'aimais.

TSILLA.- Je t'aime encore.

Tsilla regarde le ciel.

TSILLA.- Je crois que nous allons vers un nouveau cyclone.

Enoch se précipite vers Tsilla
et la protège de tout son corps.

ENOCHE.- Le dernier.

Adam, Abel, Caïn, Eva, Ada, Néma en-
vahissent la scène de tous côtés
et se jettent à terre.

Adam est couché au premier plan
tout à gauche; Néma derrière lui,
un peu sur sa droite; Eva au milieu
de la scène; Tsilla et Enoch à la
même hauteur; Abel au premier plan
à droite, parallèlement au public.

[Au fond, à gauche et à droite, Caïn
et Ada sont couchés sur la rampe,
de sorte que le public ne peut
voir que le haut de leurs corps.

[Tous crient le psaume qui va suivre
dans un désespoir total, dans l'es-
poir insensé que Dieu pourrait chan-
ger leur destin.

ADAM.- Bénis le Seigneur, mon âme.

TSILLA.- Seigneur mon Dieu, Tu es grand.

ABEL.- Tu es vêtu de splendeur et de beauté.

NEMA.- Lumière est l'habit que Tu portes.

ENOCH.- Tu déploies le ciel comme un drapeau.

ADA.- Tu l'arrondis en une boule qui se courbe en tous sens.

CAIN.- Tu y tisses des voies lactées afin qu'elles attestent
Ton immensité, peuplées de géantes rouges et bleues, de céphéi-
des tonnantes et de naines blanches.

EVA.- Tes pensées sont des atomes qui, surgis du néant, foncent
dans l'espace de Ton ciel.

ADAM.- Les rayons de Tes yeux percent le plomb.

TSILLA.- Comme char Tu te sers des nuages.

ABEL.- Sur les ailes de l'ouragan Tu t'avances.

ADA.- Tu fais des vents Tes messagers; des flammes de feu Tes
serviteurs.

ENOCH.- Tu crées une étoile jaune d'une constance à toute
épreuve et lances la terre autour de ce petit soleil.

NEMA.- Tu construis les continents et les montagnes giclent
des profondeurs.

ABEL.- Tu fais jaillir les sources.

TSILLA.- Tu arroses d'en haut les montagnes. Elles sont des
bouquetins le refuge, et sur les cèdres du Liban que Ta main
a plantés nichent les oiseaux, et les cigognes ont les sapins
pour demeure.

Adam se roule sur le dos.

ADAM.- Tu fais couler les mers entre les continents. Là sont
les baleines que Tu as fabriquées pour qu'elles y jouent, et
les poissons pour que les uns les autres ils se dévorent.

EVA.- Quand vient la nuit, les bêtes sauvages rôdent dans les steppes, les lionceaux rugissent après leur proie et réclament à Dieu leur pâture.

ABEL.- Mais quand le soleil se lève, ils se retirent et s'allongent dans leurs tanières, et l'homme retourne à son travail et sa charrue jusqu'au soir.

NEMA.- Car Tu rassasies de fruits les champs, Tu dispenses de l'herbe au bétail et des semences aux hommes afin que par Toi le blé sorte de terre, et que le vin réjouisse le coeur de l'homme, et que l'huile fasse resplendir son corps, et que le pain fortifie sa chair.

ENOCH.- Aux hommes Tu donnes l'amour pour qu'ils prennent en pitié leurs prochains, Tu donnes la haine pour qu'ils deviennent coupables à Tes yeux, Tu donnes la santé pour qu'ils perçoivent Ta joie, Tu donnes maladie et mort pour qu'ils connaissent leurs limites.

CAIN.- Aux hommes Tu accordes le pouvoir de scruter Tes oeuvres, l'art de bâtir des cités splendides et des ponts, le don de vaincre les mers sur de grands navires, de parcourir la terre dans de rapides voitures, de fendre les airs sur de puissantes machines plus vite encore que le son.

ADA.- Aux hommes Tu offres la paix pour l'amour de Ta grâce, Tu les jettes dans des guerres afin qu'ils éprouvent Ta colère, Tu permets la puissance des puissants et la faiblesse des faibles en épreuve de leur insuffisance, Tu regardes la terre et elle tremble afin que les hommes ressentent Ta force, Tu touches les montagnes et elles fument afin que les hommes frémissent devant Toi.

EVA.- Seigneur, que Tes oeuvres sont grandes et nombreuses. Tu les a toutes faites avec sagesse et la terre est remplie de Ta bonté.

Eva meurt.

ADAM.- Cache-lui Ton visage, elle s'épouvante; retire-lui le souffle, elle meurt et retourne à la poussière.

Adam meurt.

TSILLA.- Un souffle de Toi et elle renaît, et se recrée son visage.

Tsilla meurt.

ABEL.- La gloire du Seigneur est éternelle, le Seigneur trouve plaisir à ses oeuvres.

Abel meurt.

NEMA.- Je veux chanter le Seigneur ma vie durant, et bénir mon Dieu aussi longtemps que je serai.

Tous meurent. Ada se cabre en un dernier sursaut.

ADA.- Que les pécheurs soient balayés de la terre et que disparaissent les impies.

Il commence à faire sombre.

[A l'arrière-plan, la voie lactée s'illumine de nouveau.

Le plateau s'éclaire de nouveau faiblement, [Adam entre, comme au commencement, par la gauche et se dirige vers le fond du plateau, au centre.

ADAM.- Je suis le dieu numéro un.

Cain entre par la gauche, manifestement sourd.

CAIN.- Comment ?

ADAM.- Je suis le dieu numéro un.

CAIN.- Ah bon.

Cain se dirige vers la partie médiane du plateau, à droite.

CAIN.- Je suis le dieu numéro deux.

Abel entre avec une certaine solennité par la gauche et se dirige vers la partie médiane du plateau, à gauche.

ABEL.- Je suis le dieu numéro trois.

Enoch entre avec une certaine insouciance par la gauche et se dirige vers la partie médiane du plateau, tout à gauche.

ENOCH.- Je suis le dieu numéro quatre.

Adam bâille.

CAIN.- Quoi ?

ADAM.- Ennuyeux, l'infini.

ABEL.- A crever.

CAIN.- Comment ?

Abel articule.

ABEL.- Ennuyeux à crever.

CAIN.- Ah bon.

Enoch regarde Adam, puis Abel.

ENOCH.- On s'assied ?

ABEL.- Asseyons-nous.

Abel s'assied, Enoch se couche sur le dos, Adam reste debout, Cain perplexe, fait de même.

CAIN.- Quoi ?

Abel articule.

ABEL.- Asseyons-nous.

CAIN.- Ah bon.

Cain s'assied à son tour.

ADAM.- Un soleil là-bas qui a claqué.

CAIN.- Qui ?

La surdité de Cain commence à taper sur les nerfs d'Adam.

ADAM.- Un soleil là-bas. Claqué !

CAIN.- Ah bon.

ABEL.- Quand ça ?

ADAM.- A l'instant.

Enoch se retourne sur le ventre,
considère la voie lactée.

ENOCH.- Il s'est transformé en supernova.

CAIN.- En quoi ?

Abel articule.

ABEL.- Il a explosé, et sa matière a été balayée dans l'espace.

Air de satisfaction.

CAIN.- Ah bon.

ADAM.- Voum !

CAIN.- Comment ?

ADAM.- Voum !

CAIN.- Quoi ?

ADAM.- Boum.

CAIN.- Ah bon.

ENOCH.- On aurait dit pourtant que ce soleil était stable.

ABEL.- Alors il ne se serait pas transformé en supernova.

ENOCH.- Et pourtant il s'est transformé en supernova.

ABEL.- Alors il n'était pas stable.

ENOCH.- Je n'y connais rien aux soleils.

Il se retourne sur le dos.

ADAM.- Moi non plus.

CAIN.- Comment ?

Adam éclate.

ADAM.- Moi non plus.

Cain éclate.

CAIN.- Ah bon.

ADAM.- Tu crois qu'il avait des planètes ?

CAIN.- Qu'il avait des quoi ?

ADAM.- Des planètes !

CAIN.- Ah bon.

ABEL.- Aucune idée.

CAIN.- Comment ?

Adam articule quelque chose
d'in audible.

CAIN.- Ah bon.

ENOCH.- Des planètes avec des êtres vivants.

CAIN.- Avec quoi ?

Abel articule.

ABEL.- Avec des plantes, des animaux, des hommes.

CAIN.- Ah bon.

ENOCH.- Je n'y connais rien non plus aux êtres vivants.

ABEL.- Et alors, quelle importance ?

ENOCH.- On continue ?

Abel se relève avec le sourire.
Enoch fait de même.

CAIN.- Comment ?

Abel articule tout en dépassant
Cain pour aller vers le fond à
droite.

ABEL.- On continue.

CAIN.- Ah bon.

Cain se lève et disparaît au
fond à droite, derrière Enoch
et Abel.

Adam jette encore un coup d'oeil
à la voie lactée.

Puis il regarde une dernière fois
la scène autour de lui. Sur
l'avant du plateau, à mi-chemin
de la gauche, la bouteille de gin
vide est toujours debout.

Plus au centre, un casque et une bande-cartouchière; tout à droite, un chapeau à côté d'un téléphone rouge et d'un verre fumé. Aux pieds d'Adam enfin, une autre bande-cartouchière, des casques à écouteurs et des journaux de mode soigneusement empilés.

Adam ramasse la bande-cartouchière, la regarde d'un air perplexe et la jette sur le devant de la scène.

ADAM.- Il a claqué de toute façon.

Adam disparaît comme les trois autres au fond à droite.